



**HAL**  
open science

## Pierre Borel (1620-1671), médecin et polygraphe castrais

Jean-Pierre Cavallé

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Cavallé. Pierre Borel (1620-1671), médecin et polygraphe castrais. Revue du Tarn, 1992, 3e série, n° 146, pp.243-281. hal-02377387

**HAL Id: hal-02377387**

**<https://hal.science/hal-02377387v1>**

Submitted on 26 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**PIERRE BOREL (1620 ?-1671), MÉDECIN ET POLYGRAPHE CASTRAIS  
UN CURIEUX ET SES MONDES**

**Jean-Pierre Cavallé**

Malgré l'article substantiel que lui a consacré Pierre Chabbert en 1968<sup>1</sup> et l'évocation de plus en plus fréquente de son nom dans les travaux d'histoire des sciences et d'histoire des idées, Pierre Borel, médecin et savant castrais, possesseur d'un cabinet de curiosité, ami de Pellisson, et qui fut en relation avec bon nombre d'intellectuels de stature européenne, premier biographe de Descartes, auteur d'ouvrages sur l'invention du télescope et sur la pluralité des mondes, de centuries d'observations au microscope, mais aussi historien de Castres, défenseur de la langue occitane, philologue de l'ancien français, compilateur d'une étonnante bibliographie d'ouvrages d'alchimie, Pierre Borel reste aujourd'hui encore un parfait inconnu.

Je voudrais ici réparer un tant soit peu cet oubli de l'homme et de l'œuvre, ou du moins lancer un avis de recherche et tenter d'esquisser les premiers linéaments en vue de l'interprétation historique de ce parcours humain et intellectuel singulier. Je souhaiterais surtout montrer comment cette singularité s'inscrit dans un contexte culturel déterminé, s'y insère à tel point que, loin d'apparaître comme un esprit fantasque ou un original de province, Pierre Borel peut être considéré comme une figure emblématique de cette culture de la curiosité qui, durant un long siècle conduit de l'humanisme Renaissance à l'avènement des Lumières. L'activité protéiforme et contrastée de Borel nous rappelle, contre la fiction positiviste d'une voie royale de la révolution scientifique, que les chemins conduisant à la modernité sont multiples et tortueux.

Avant d'en venir là, il me faut brièvement retracer l'itinéraire difficile de l'homme, et d'abord lever une confusion d'identité, mise au clair dès les années trente par Mme Puech-Milhau<sup>2</sup>, mais fréquemment répétée aujourd'hui encore<sup>3</sup>, avec un quasi homonyme, Jacques Borelly, né à Villefranche de Rouergue, membre de l'Académie des sciences de 1674 à sa mort survenue en 1689, astronome et chimiste, dont l'œuvre publiée se limite à quelques articles dans le *Journal des Sçavans*. Cette confusion, largement due à l'échec subi par Pierre en terme de carrière, et à l'oubli rapide dans lequel son œuvre tomba après sa mort, est d'ailleurs assez piquante et même édifiante, lorsqu'on sait que l'un des multiples projets de notre castrais, né de ses échanges avec le diplomate hollandais Willem Boreel, était de

---

<sup>1</sup> Pierre Chabbert, « Pierre Borel, 1620 ?-1671 », *Revue d'Histoire des Sciences et de leurs Applications*, t. XXI, n. 4, octobre-décembre 1968, p. 303-343.

<sup>2</sup> M. L. Puech-Milhau, *Revue du Tarn*, 1936, n. 7, p. 279-280 et *ibid.*, 1941, n. 22, p. 48-65.

<sup>3</sup> Cf., entre autres, Steven J. Dick, *La pluralité des mondes*, traduit de l'anglais par Marc Rolland, Arles, 1989, p. 170 ; Saverio Ricci, *La fortuna del pensiero di Giordano Bruno*, Florence, 1990, p. 127.

consacrer un ouvrage aux hommes illustres portant son nom !<sup>4</sup> Cette anecdote, de saveur borgésienne, me paraît riche de sens : Borel est homme de collection ; il collationne les noms dans son dictionnaire comme les raretés dans son cabinet, et il recherche dans le langage comme dans le monde naturel, de quoi nourrir sa volonté d'accréditer les doctrines magiques et hermétistes de la Renaissance tardive, alors même qu'il ne veut rien sacrifier des découvertes scientifiques et techniques les plus récentes, et que sa nostalgie du monde des correspondances est hantée par le scepticisme. Le projet d'un ouvrage sur son nom propre, mais soumis aux variations des langues, dans le temps et dans l'espace, témoigne bien des orientations multiples et contradictoires de sa pensée ; elle révèle surtout une quête d'identité et de reconnaissance intellectuelle vouée peut-être à l'échec par cette fragmentation et ces contradictions mêmes. La confusion de Pierre Borel et de Jacques Borelly, serait en quelque sorte l'ironique sanction de cet échec à s'approprier un nom, une identité de savant à part entière, par la compilation de ses illustres variantes, la somme prestigieuse mais nécessairement éclectique de ses altérités.

Voilà ce que le biographe moderne connaît de Pierre Borel<sup>5</sup> : il naît à Castres vers 1620 d'une famille protestante. Son père était sans doute agrimenseur et cultivait les mathématiques mais aussi la poésie<sup>6</sup>. Pierre fait ses études au Collège de Castres, aux mains de régents réformés jusqu'en 1633, date de son « mi-partiement » avec des maîtres catholiques. Il y rencontre Paul Pellisson, le futur théoricien de la « galanterie », secrétaire de Fouquet et historiographe de Louis XIV<sup>7</sup>, avec lequel il conservera toute sa vie de solides liens. Après le collège, il étudie la médecine à Montpellier, mais prend ses grades à la modeste université de Cahors en 1643. De retour à Castres, il exerce la médecine, et constitue son cabinet de curiosité, dont il publie le catalogue en 1645. Je reviendrai sur cette activité de collectionneur et ce document d'une importance considérable, réédité en 1649 dans *Les Antiquitez de Castres*<sup>8</sup>. En 1649, grâce à Pellisson qui en est le fondateur, il peut assister en qualité d'auditeur aux séances de la jeune et active Académie de Castres.

Au rythme d'une rencontre hebdomadaire, ses membres traitent et débattent de diverses questions scientifiques (en présentant parfois des expériences<sup>9</sup>), littéraires,

---

<sup>4</sup> Le titre figure dans la liste d'ouvrages en chantier donnée dans le *Trésor de recherches et antiquitez gauloises et françoises* (voir *infra*) : *De viris illustribus qui Borelli nomine Claruerunt*. Le *Trésor* contient d'ailleurs une ébauche de l'ouvrage, à l'entrée « Chevalier ».

<sup>5</sup> Je m'appuie ici pour une bonne part sur le remarquable article de Pierre Chabbert (voir *supra*).

<sup>6</sup> *Les Antiquitez... de Castres*, Livre II, chap.7.

<sup>7</sup> Sur Pellisson (Béziers 1624- Paris 1693), cf. F. L. Marcou, *Pellisson. Etude sur sa vie et ses œuvres*, Paris, 1859.

<sup>8</sup> *Les Antiquitez, raretez, plantes, minéraux et autres choses considérables de la ville et du comté de Castres...*, Castres, par A. Colomiez, 1649, rééd. Paris, 1868.

<sup>9</sup> Ainsi, le 14 décembre 1649, on débat de la question « s'il y a du vuide en la nature après avoir premièrement fait en pleine assemblée, avec un canon de verre, de l'argent vif et de l'eau, l'expérience par laquelle quelques-uns prétendent de prouver le vuide ».

philosophiques, morales et juridiques (sinon même politiques)<sup>10</sup>. Lorsqu'on voudra considérer l'étonnante diversité de l'œuvre borélienne, il faudra se souvenir de cet éclectisme des réunions castraises, que l'on retrouve d'ailleurs dans la plupart des académies savantes du XVII<sup>e</sup> siècle.

Entre 1649 et 1650 il se lie avec Étienne Bressieu, ou Villebressieu, « médecin chimique », présent à Castres dans ces années-là. Villebressieu fut l'ami de Descartes, avec lequel il se livra à des expériences optiques, racontées par Borel dans sa biographie du philosophe, d'ailleurs en grande partie fondée sur le témoignage de Villebressieu<sup>11</sup>. La publication de ses premiers ouvrages, *Les Antiquitez de Castres* (1649) et deux centuries d'observations médicales (1653)<sup>12</sup>, ne semblent cependant pas lui rapporter dans sa ville la notoriété qu'il mérite ; aussi a-t-il recours aux bons offices de Pellisson, déjà bien en vue dans les salons, à la Cour et à l'Académie française<sup>13</sup>, pour lui trouver un emploi à Paris. Après un projet avorté – une place de précepteur chez un médecin du roi –, Borel se rend dans la capitale en 1653. Bien que Pellisson à cette époque fréquente assidûment la ruelle de Madeleine de Scudéry, Borel ne semble pas l'y avoir suivi et il paraît d'ailleurs n'avoir fait aucune tentative sérieuse pour s'introduire, en tout cas par les voies de l'édition, dans le monde des salons littéraires<sup>14</sup>. Le peu de réussite qu'il rencontre à Paris viendra sans doute, pour une part au moins, de son manque d'empressement, ou de son inaptitude à intégrer les lieux où se jouent en ces années la plupart des destinées littéraires, et plus largement intellectuelles, comme en témoigne d'ailleurs la rapide accension de Pellisson. Il fréquente par

<sup>10</sup> Cf. L. Barbaza, *L'Académie de Castres et la société de Mlle de Scudéry*, Castres, 1890.

<sup>11</sup> *Vitae Renati Cartesii, summi philosophi, compendium*, Parisiis, 1656. Cf. aussi Adrien Baillet, *La vie de Monsieur Descartes*, Paris, 1691, I, p. 256-262 ; lettre de Villebressieu à Descartes et réponse, été 1631, in Descartes, *Oeuvres*, édition Adam et Tannery, t. I, p. 210 ; 215-217.

<sup>12</sup> *Historiarum et observationum Medico-physicarum Centuria Prima et Secunda...*, Castris, Arn. Colomarium, 1653.

<sup>13</sup> Il bénéficie d'une charge de Secrétaire du roi et sa publication de la *Relation contenant l'histoire de l'Académie*, lui vaut le privilège absolument unique de siéger aux séances de l'Académie française avant même d'être élu. Sur la carrière de Pellisson, éclairée par la sociologie historique, cf. Alain Viala, *Naissance de l'écrivain*, Paris, 1985, *passim*. Viala recense à la fin de son ouvrage les positions littéraires de 559 écrivains actifs en France entre 1643 et 1665 : Borel ne figure pas. Cette omission est véritablement à la mesure de l'échec de Borel, un échec, que l'on peut estimer proportionnel à la réussite de Pellisson.

<sup>14</sup> Cependant la correspondance de Pellisson témoigne des ambitions poétiques de Borel au moment où il prend la décision de se rendre à Paris : « la Ballade (...) nous a semblé très jolie, & très bien faite » (suivent cependant plusieurs remarques critiques du puriste Pellisson sur l'usage de termes qui sentent trop la langue d'oc). Et la lettre se termine par cet invitation poétique : « vous êtes un grand maître, si vous faites de même en un demi quart d'heure. Venez, venez, & nous ferons des Ballades, Virelais, & autres joyusetés, pour parler en ce stile », Pellisson à Borel, le 3 octobre 1651, *Œuvres*, 3 vols, Paris, 1735, t. II, p. 394-395. Cependant, comme le remarque Chabbert, Borel n'a laissé son nom dans aucun des innombrables recueils poétiques du temps. Les seules œuvres poétiques publiées sont : un poème à la louange de l'imprimerie (Castres, 1650) ; six épitaphes en six langues (dont l'occitan) pour Guez de Balzac qui figurent dans le *Trésor* (entrée Sacher), et enfin des poèmes latins à la louange de Louis XIV, la reine mère et Mazarin (Paris, 1654).

contre le milieu des chimistes, parmi lesquels Claude Hardy, une autre connaissance de Descartes, par ailleurs mathématicien et d'une extraordinaire érudition linguistique, et s'intéresse aux travaux de l'anatomiste Jean-François Pecquet<sup>15</sup>. Il rencontre également Chapelain<sup>16</sup>, pivot institutionnel de la vie littéraire, côtoie les deux figures majeures du libertinisme érudit que sont le sceptique La Mothe le Vayer et le grand empiriste Gassendi<sup>17</sup> et noue des contacts durables avec des intellectuels étrangers de premier ordre résidant alors à Paris, comme les Anglais Kenelm Digby (encore une relation cartésienne)<sup>18</sup>, Samuel Hartlib et Christopher Hatton<sup>19</sup>, et les Hollandais Willem et Adam Boreel. Enfin il travaille dans la bibliothèque de Valentin Conrart, où il trouve à nourrir son immense appétit de savoir<sup>20</sup>, et se fait prêter des livres rares et des manuscrits par ses doctes relations<sup>21</sup>. En 1655, il est nommé

---

<sup>15</sup> Cf. *Trésor*, entrée « Mire ».

<sup>16</sup> Sur la carrière de Chapelain, cf. A. Viala, *op. cit.*, et surtout C. Jouhaud, *Pouvoir et littérature (1624-1642)*, à paraître.

<sup>17</sup> « ... j'ay appris en la conversation de Messieurs Gassend, de la Mothe-le-Vayer, & Chapelain, des choses que ie n'avois point découvertes dans les livres », *Trésor*, épître, n. p. Sur La Mothe le Vayer et la culture libertine, cf. R. Pintard, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1943. Sur la philosophie de Gassendi voir, entre autres, le remarquable ouvrage de O. Bloch, *La philosophie de Gassendi*, La Haye, 1971.

<sup>18</sup> Sur Kenelm Digby (1603-1665), philosophe, pamphlétaire, écrivain, naturaliste épris d'alchimie, fasciné par la tradition magique, voyageur infatigable en relation avec toute l'Europe savante, cf. R. T. Peterson, *Sir Kenelm Digby. The ornament of England, 1603-1665*.

<sup>19</sup> Samuel Hartlib, éditeur et proche de Comenius, promoteur de nombreux projets encyclopédiques, éducatifs et scientifiques. Il appartient au mouvement qui conduit à la fondation de la Royal Society. Sur les activités des émigrés anglais à Paris, et leurs rapports avec les académies et les cercles français au XVII<sup>e</sup> siècle, cf. Harcourt Brown, *Scientific organizations in seventeenth century France (1620-1680)*, Baltimore, 1934.

<sup>20</sup> C'est chez Valentin Conrart que se retrouvait au début des années 1630 le groupe qui allait former l'Académie Française. Après sa création il en devint le secrétaire perpétuel. Il possédait une riche bibliothèque, dont l'accès était relativement aisé. Borel s'adresse ainsi à lui dans la dédicace du *Tresor de recherches et antiquitez gauloises* : « ... m'ayant donne souvent des avis tres salutaires (...) & laissé puiser dans vôtre curieuse Bibliothèque qui est une source féconde de Livres rares imprimez & manuscrits, tout ce qui m'a esté necessaire pour la composition... », Epître, n. p.

<sup>21</sup> A la fin de l'épître de son *Trésor de recherches et antiquitez gauloises* Borel donne la liste de ceux qui lui ont communiqué la documentation nécessaire à la rédaction de cet ouvrage. Nous la reproduisons, car elle permet de reconstituer le réseau de ses relations, dans le sud de la France, mais surtout lors de son séjour parisien : « M. Borel Ambassadeur des Estas de Hollande, pour la France. M. Charpentier Advocat. M. Chesnau Medecin de Marseille. M. Conrart Conseiller & Secretaire du Roy. M. Conrart le jeune, aussi Secretaire du Roy. M. Daillé M. de P. M. Dalegre Advocat en la chambre de l'Edict seante à Castres. M. Dumas de Castres Advocat au Conseil. M. Dupuy Sieur de S. Sauveur, Bibliotheq. du Roy. M. Durant Chapelain de la Reine. M. Michel le Faucheur M. de P. M. Gaches M de P. M. Gafarel. M. Aimé de Gaignieres Intendant de Madame la Duchesse de Lorraine. M. Gassendi. M. Iustel Conseiller & Secretaire du Roy. M. Henry Lionnois, bourgeois de Paris. M. de Maroles Abbé de Villeloin. M. Claude Martin Docteur en Medecine. M. Masnau Conseiller du Roy en la grand'Chambre du Parlement de Tolose. M. Menage. M. Moreau Professeur en Medecine à Paris. M. de la Mothe le Vayer, Gouverneur de Mons. le Duc d'Anjou. M. Patin Professeur en Med. à Paris. M. Pelisson

médecin du roi, titre honorifique accompagné d'une très modeste pension ; Borel n'a sans doute jamais approché Louis XIV et, n'étant pas docteur de la faculté de Paris, il ne pouvait exercer à la ville. Lors de ce long séjour parisien, il déploie une intense activité intellectuelle, et publie successivement sa *Bibliotheca chimica* (1654), bibliographie d'ouvrages de chimie (encore confondue au XVIIe siècle avec l'alchimie), son *Trésor de recherches et antiquitez gauloises et françoises* (1655), l'un des premiers glossaires d'ancien français, œuvre d'une grande richesse et le *De vero telescopii inventore*, publié à La Haye cette même année, consacré à l'invention du télescope par Zacharias Jansen, et contenant également de précieuses informations sur la fabrication des instruments optiques, ainsi qu'une centurie d'observation au microscope<sup>22</sup>. Enfin en 1656 paraît sa *Vie de Descartes*, la seule éditée des *Vies de philosophes* pour lequel un privilège lui a été accordé trois ans auparavant.

La même année, il fait un voyage en Angleterre, muni d'une recommandation de Kenelm Digby pour un Lord Dorcet, à la recherche d'un précepteur. Il rencontre sans doute lors de ce séjour Henry Oldenburg, le futur fondateur de la Royal Society, mais retourne à Paris peu de temps après.

L'année suivante, en désespoir de cause, il quitte Paris pour revenir s'installer définitivement à Castres, où lui est attribuée une place de régent de classe de seconde au collège. Il y exercera parallèlement la médecine. 1657 est en outre l'année de la publication, à Genève (sans doute pour éviter la censure) de son ouvrage le plus important, le *Discours nouveau prouvant la pluralité des mondes* que Fontenelle aura bien sûr à l'esprit lorsqu'il écrira, trente ans plus tard, ses fameux *Entretiens sur la pluralité des mondes*.

Pellisson devenu peu après son départ de Paris premier commis de Fouquet, parviendra à lui faire verser une pension de cent livres en 1661, mais il ne la touchera que quelques mois ; la chute du surintendant des finances et l'embastillement de son secrétaire survenant cette même année. Borel joue décidément de malchance, car en 1664, victime d'une cabale de dévots, il est dépossédé de sa charge de régent dans des circonstances dramatiques, quelques mois avant que le collège ne soit confié aux Jésuites<sup>23</sup>.

---

Fontanier Conseiller & Secret. du Roy. M. Renard de Limoges Estudiant en Theologie. Mre Barth. Robin Abbé de Sorèse. M. Sauvalle ». Outre les personnalités que nous avons déjà cités, il faut noter dans cette liste Jacques Du Puy (1585-1656), garde de bibliothèque du roi, surtout fameux pour le cercle de libertins érudits qu'il anima longtemps avec son frère Pierre ; Jacques Gaffarel (1601-1681), l'auteur des *Curiositez Inouïes*, qui fut chargé par Richelieu de réunir sa bibliothèque ; Henri Justel (1620-1693), célèbre canoniste protestant qui accueillait chez lui une petite académie et, écrit Ancillon, « se faisait un plaisir singulier de (...) communiquer ses livres, ses manuscrits et ses lumières » ; Michel de Marolles (1600-1681), traducteur d'une infinité d'ouvrages anciens, collectionneur de livres et d'estampes : dans ses *Mémoires* (1656) il remercie Borel, « homme très studieux » pour l'avoir ainsi « nommé avec honneur » ; René Moreau (1587-1656), professeur de médecine qui possédait une riche bibliothèque ; Gui Patin (1602-1672), médecin, l'un des fameux libertins érudits dont parle Pintard, lui aussi propriétaire d'une importante bibliothèque ; et enfin Henri Sauval (1620-1670), avocat au Parlement, historien de la ville de Paris.

<sup>22</sup>*De vero Telescopii inventore cum brevi omnium conspicilliorum historium... Accessit etiam centuri observationum microscopiarum*, La Haye, 1655.

<sup>23</sup> Sur tout ceci, cf. Chabbert, *op. cit.*, p. 321-322.

Durant ces années il correspond avec Oldenburg, qui lui rend visite lors de son long périple européen (il est à Montpellier et à Castres dans le courant de l'hiver 1658-1659)<sup>24</sup> et participe activement aux travaux de l'Académie de Castres, comme en témoignent les procès verbaux qui nous sont parvenus<sup>25</sup>. Mais celle-ci périclite et Borel ne publiera de son vivant qu'une seule œuvre nouvelle, l'*Hortus...*<sup>26</sup>, traité de médication, dont le *Journal des Sçavans* donne aussitôt un compte rendu favorable.

En 1663, il épouse Esther Bonnafous, la fille d'un robin protestant titulaire d'une charge de secrétaire du roi. Il en aura cinq enfants, dont quatre mourront en bas âge. Jusqu'à sa mort, survenue le 14 septembre 1671, Borel se débat au milieu des difficultés familiales et financières. Il laisse de nombreux manuscrits ; dans son testament dressé en 1669, il engage son fils Étienne à « prendre bien garde de ne dissiper ni égarer aucun de [ses] escripts parce qu'un jour ils lui pourront estre utiles, mais au contraire d'achever quand il en sera capable les

---

<sup>24</sup> Cf. la lettre d'Oldenburg à Borel (qu'il orthographie Borreel), écrite de Paris peu après son passage à Castres (datée du 26 avril 1659). Oldenburg prie son correspondant de lui « communiquer la forme de l'instrument qui attire et corporifie l'air et les raions du soleil ». En prenant soin d'ajouter : « vous verrez que vous avez affaire avec des personnes généreuses ». Quand on connaît les difficultés financières et éditoriales de Borel, une telle promesse, même vague, ne pouvait manquer de persuasion. Dans une lettre à Boyle (destinataire de ces informations), datée du jour suivant, Oldenburg retranscrit d'ailleurs la description d'un autre procédé qu'il avait déjà réussi à extorquer à Borel, pour « tirer en grande quantité l'eau de l'air ». Cf. *The correspondance of Henry Oldenburg*, t. I, ed. A. R. Hall and M. Boas-Hall, vol. I, The University of Wisconsin Press, 1965, p. 230-231 et 248.

<sup>25</sup> Borel est élu à l'Académie le 15 janvier 1658. Voici les sujets dont il traite en séance, par ordre de temps : « s'il y a plusieurs mondes » (28 février 1658) ; « discours (...) sur la formation du chyle, du sang et du lait suivant les anatomistes modernes » et « jusque à quel temps peut naturellement vivre un homme sans manger ? » (16 juillet 1658) ; « si les anges ont un corps organisé et s'ils engendrent » (17 septembre 1658) ; « quel est la cause et la matière des embrasements du mont Vésube, du mont Girbal et des semblables » (31 décembre, 1658) ; « d'où vient que les personnes mordues de la Tarente dansent aux sons du violon ? » (8 avril 1659) ; « sur quelles raisons est fondé ce proverbe : nul n'est prophète en son pays ? » (27 mai 1659). L'Académie interrompt ses activités, de 1660 à 1668, et sa reprise sera de courte durée, puisque la dernière séance aura lieu le 15 avril 1670. Lors de la première séance Borel fait l'éloge funèbre des académiciens disparus dans l'intervalle et tient un discours sur « la misère de la vie humaine » (novembre 1668). Il aborde ensuite les thèmes suivants : « d'où vient que le venin des chiens enragés croupit si longtemps dans un corps » (2 avril 1669) ; « portrait d'un monstre nay le 1er avril 1669 à trois lieux de Royan et mort quinze jours après sa naissance, lequel avait sur un même col deux visages, deux nez, quatre bouches, quatre yeux et lorsque la mère donnait à têter à l'une des bouches, l'autre pleuroit » (14 mai 1659) ; lecture d'une épitaphe pour M. de Vésergues tué à Candie par « une bombe lâchée par les Turcs » (4 février 1670) ; « qu'est-ce que le froid ? » (4 février 1670). Lors de l'ultime séance, Borel, modérateur, lit « des vers latins élégiaques de M. de Fermat, conseiller du Roy au Parlement de Toulouse... où il fait parler les Dryades du Roy pour luy tesmoigner de la reconnaissace du soin qu'il prend de la conservation des forêts ». Il s'en suit une lecture de « *Britannicus*, tragédie de M. Racine » (Castres, Archives municipales, JJ 9 et 10).

<sup>26</sup> *Hortus seu armamentarium simplicium, mineralium, plantarum & animalium ad artem medicam utilium...*, Castris, apud Bernardum Barcoudanum, typographum regium, 1666.

livres (...) commencés et tacher à les faire imprimer ». L'enfant n'a alors que cinq ans, et la malchance poursuit Borel jusque dans la mort : tous ses manuscrits disparaissent ! Dans sa vaine recherche d'un mécène<sup>27</sup>, il avait publié dès 1655, au début de son *Trésor de recherches et antiquitez gauloises et françaises*, une liste d'ouvrages « les uns achevez de composer, & les autres fort avancez » ; très certainement ceux-là mêmes qu'il confie à son fils une quinzaine d'années plus tard. Cette liste ne contient pas moins de quarante quatre titres, parmi lesquels : une tragédie, *Astyage* ; *Les antiquitez de Castres* augmentées de deux tiers ; un *Théâtre chimique* et divers autres ouvrages consacrés à l'alchimie ; un écrit sur les *Songes* un autre sur la *Nullité de la magie* ; un *Traité sur la langue universelle*<sup>28</sup> ; une *Vie et philosophie de Démocrite*<sup>29</sup> ; des vies d'alchimistes<sup>30</sup>, de philosophes (Héraclite, les sept sages...) et du fameux poète gascon du Bartas<sup>31</sup> ; un traité sur les *Monstres* ; un autre sur la *Raison des bêtes* ; un projet de *Collège de la sagesse* et d'*Utopie* ; un ouvrage sur les *Hiéroglyphes* ; un *Monologue* sceptique : *Qu'il n'est science de rien* ; *Trois oraisons funèbres, et une quatrième sur la résurrection*<sup>32</sup>...

Cette liste des manuscrits perdus et des projets<sup>33</sup> de Pierre Borel, établie par un homme en quête d'une reconnaissance intellectuelle qui lui est obstinément déniée, fait plutôt penser à l'inventaire d'une bibliothèque hétéroclite qu'à l'œuvre d'un seul auteur. Elle est, pour cette raison même, une bonne introduction à l'analyse de sa posture intellectuelle. Nous réservons la question de l'insuccès, à laquelle une simple invocation d'une malchance effective ne saurait évidemment tenir lieu de réponse. Car le paradoxe est le suivant : Borel, nous allons essayer de montrer, est particulièrement représentatif de l'une des composantes majeures de la culture européenne du XVII<sup>e</sup> siècle, et pourtant l'homme, sinon le nom, est resté largement méconnu, de son vivant comme après sa mort, alors même que certains de ses ouvrages circulaient, voire connaissaient plusieurs rééditions. Pierre Bayle, dans une lettre de 1677 destinée à son frère résidant à Montauban, s'étonne de cette situation. Il vaut la peine d'en donner de larges extraits : « ayant vu citer, dans plusieurs livres, un M. Borel, non sans éloges considérables, j'avais de la peine à croire que ce fût le médecin de Castres qui porte ce nom. Cependant, j'ai trouvé que c'était lui-même ; et en lisant quelques-uns de ses ouvrages,

<sup>27</sup> Il conclut son « roole de livres » par ces vers : « *Plus ego sustinui quam corpus debuit unum/ Ni mihi Mecaenas, haec peritura cito* ».

<sup>28</sup> Respectivement, *Theatri Chimici volumen sextum & septimum* ; *De somniis* ; *De Nullitate Magiae* ; *De lingua universalis Tractatus* .

<sup>29</sup> *De vita ac Philosophia Democritii*, vol. 3.

<sup>30</sup> *Vitae Chemicorum quorundam*.

<sup>31</sup> *De vita Heracliti, Didonis, & 7 sapientum*; *La vie de M. des Cartes, de Du Bartas, & autres*. A ces biographies, il faut ajouter une *Vie de Mécène*, ce Mécène qui lui faisait si cruellement défaut !

<sup>32</sup> Respectivement, *De Monstris, in fol.* ; *De ratione brutorum* ; *De obelescis, ac de Hieroglyphicis, opus curiosissimum*; *Monologus, quod nil scitur* (c'est le titre du célèbre ouvrage du sceptique Francisco Sanchez) ; *Tres orationes funebres, cum quarta de resurrectione*.

<sup>33</sup> Les titres sont précédés d'une, deux ou trois astérisques : « ceux qui sont achevez, ou presque achevez, ont trois estoiles; Ceux qui ne sont qu'à demy-faits, en ont deux; & ceux qui ne sont que commencez, une ».



j'ai admiré comme une chose des plus prodigieuses qu'un homme comme celui-là ne fasse pas plus de bruit dans son pays (...). Car enfin, un esprit aussi curieux, aussi laborieux, qui a tant fait imprimer de livres remarquables par leur singularité, qui en a fait sur toutes sortes de matières devraient être connu comme le loup blanc, et surtout dans un lieu d'Académie qui n'est éloigné de celui de sa résidence que de trois lieues<sup>34</sup>. Son seul Livre des *Antiquités Gauloises et Françaises* (...) devait seul le faire regarder comme un homme extraordinaire ; mais c'est fort le génie des Gascons, ils ne se connaissent pas d'une lieue à une autre, et ils ne s'informent pas beaucoup s'il y a des gens dans leur pays qui se distinguent (...). Je voudrais avoir connu cet homme-là, car je trouve des gens qui ne se plaignent point qu'il manque de jugement autant qu'il devrait faire [*sic*], vu la vaste étendue de sa mémoire et de ses lectures, et son insatiable avidité de parler de tout. J'avais plus de vingt ans avant d'avoir ouïe parler de ce Télescope et de Microscope ; cependant il y avait plusieurs années que Borel avait fait imprimer une Dissertation en vers, *de telescopii inventore*<sup>35</sup>, et une Centurie d'observations microscopiques, qui faisaient du bruit jusque hors du Royaume »<sup>36</sup>.

Tout dans cet hommage, dont Bayle apprendra par son frère le caractère posthume<sup>37</sup>, est digne d'intérêt pour l'analyse de l'œuvre et de sa diffusion : la faiblesse des réseaux locaux d'informations scientifiques et culturelles dans notre région en cette fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le retentissement notable des ouvrages de Borel, mais qui ne suffit pourtant pas à lui procurer une réelle notoriété (même pour l'auteur du *Dictionnaire Critique*, Borel reste un « nom » sans biographie) et enfin les indications qualitatives : une certaine faiblesse de « jugement », c'est-à-dire de discernement du vrai et du faux, largement compensée par la science, l'érudition et la « modernité » (l'homme des « Antiquités » de Castres est aussi le promoteur du télescope et du microscope), enfin cette « insatiable avidité de parler de tout ». Borel, comme en témoigne tous les livres « singuliers » qu'il a écrit, est d'abord, pour Pierre Bayle, un « esprit (...) curieux ».

*Opus curiosissimum* : c'est ainsi que Borel lui-même qualifie son projet d'ouvrage sur les obélisques et les hiéroglyphes. Les titres de ses ouvrages publiés ne manquent d'ailleurs pas de promettre, en prime du sujet traité, « d'autres choses rares et curieuses » et même « très curieuses »<sup>38</sup>. La curiosité, désignant aussi bien la passion que son objet, est une notion clé

---

<sup>34</sup> Bayle fait référence à l'académie de Puylaurens, refuge de l'académie protestante de Montauban entre 1660 et 1685, où il étudia à partir de 1666 ; donc du vivant de Borel.

<sup>35</sup> L'ouvrage, publié en 1655, n'est pas en vers.

<sup>36</sup> le 29 novembre 1677, de Sedan, Pierre Bayle, *Nouvelles Lettres*, 2 vol., La Haye, 1739, p. 364-368. Bayle, pourtant, ne cite pas Borel dans son *Dictionnaire*.

<sup>37</sup> Cf. la lettre de Pierre Bayle datée du 26 décembre 1678, où il se montre d'ailleurs beaucoup plus nuancée à l'égard de Borel. *Ibid.*, p. 56-57.

<sup>38</sup> *Trésor...*, *op. cit.* et *Discours nouveau...*, *op. cit.* Les ouvrages où le substantif curiosité et surtout l'adjectif curieux apparaissent dans le titre sont légion au XVII<sup>e</sup> siècle. Citons simplement *Les Curiositez inouïes...* de Jacques Gaffarel, auteur que Borel semble avoir connu personnellement (cf. *supra*), et plus surprenant, le dialogue de Descartes : *La Recherche de la vérité par le lumière naturelle qui (...) pénètre jusque dans les secrets des plus curieuses sciences*, alors même que l'auteur du *Discours de la méthode* produit dans ce texte

pour l'appréhension de la culture et des mentalités au XVII<sup>e</sup> siècle. Elle est peut-être la plus vive expression d'une transformation radicale en train de s'opérer dans les consciences ; la vertu (ou le vice) par laquelle s'accomplit, pour le dire avec Koyré, le passage du monde clos de la Renaissance à l'univers infini de notre modernité<sup>39</sup>. Car l'appréhension, à la fois pleine d'angoisse et d'enthousiasme, de l'indéfini ou infini de l'univers, est largement redevable à l'irrépressible curiosité de tout un siècle, une extraordinaire volonté de voir, de savoir et de faire qui ne parvient plus toujours à composer avec le désir de se conformer aux dogmes de la religion. La curiosité, entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, est cette passion mondaine, séculière pour l'infini, en nécessaire porte-à-faux avec l'aspiration, renouvelée mais toujours plus difficile et menacée, à la contemplation muette et respectueuse de l'infini divin. La curiosité s'exerce *ad infinitum* dans tous les domaines de la culture, eux aussi bouleversés, dilatés et démultipliés, et s'applique, dans le grand comme dans le petit, le noble et le vil, l'ancien et le nouveau, à tous les objets possibles : des astres aux cirons, des œuvres d'art aux oignons de tulipes, des plus lointains vestiges de l'antiquité aux dernières inventions techniques. La curiosité ne saurait se fixer, ni se satisfaire, elle est elle-même infinie : Furetière la définit comme « désir, passion de voir, d'apprendre les choses nouvelles, secrètes, rares et curieuses<sup>40</sup> ». Ce désir systématiquement entretenu de voir et de savoir, cette avidité et agitation perpétuelle des sens et de l'esprit est vécue par les contemporains comme une maladie comparable à l'hydropisie<sup>41</sup>, une manie, détestable ou délectable, en tout cas incurable, parce que la nouveauté, sans rémission, appelle la nouveauté et la rareté, recherchée et fabriquée comme telle, en même temps qu'elle se banalise, s'accumule et prolifère indéfiniment.

La curiosité est une maladie contagieuse. Elle se répand et se développe à travers des réseaux de diffusion et d'échanges d'informations et d'objets qui s'étendent partout en Europe, et au sein des cercles et des académies qui se multiplient, en marge ou à l'écart des milieux universitaires. On peut en effet observer la présence décisive, à la fois en retrait du corps social et politique et en prise directe sur lui, de toute une sociabilité de la curiosité, dont l'histoire reste aujourd'hui encore largement à faire. Sans l'académie de Castres, sans un réseau épistolaire mal connu mais sans doute assez important, sans la fréquentation des bibliothèques et des cercles parisiens, l'œuvre de Borel serait inconcevable. Son caractère encyclopédique et multiforme ne peut en effet se comprendre qu'une fois replacé dans ce monde de la curiosité et des curieux où les membres de la modeste académie de Castres sont

---

même une critique très développée de la culture de la curiosité. Sur Descartes et la culture de la curiosité, cf. Ettore Lojacono, « Descartes curioso », in *Descartes : il metodo e i saggi*, Rome, 1990, t. I, p. 77-104.

<sup>39</sup> Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, 1962.

<sup>40</sup> Antoine Furetière, *Dictionnaire Universel* (La Haye, Rotterdam 1690), entrée « CURIOSITE ».

<sup>41</sup> « Le corps des hydropiques n'est pas plus éloigné de son juste tempérament, que l'esprit de ceux-là qui sont perpétuellement travaillés par une curiosité insatiable », Descartes, *Recherche de la Vérité*, éd. Adam et Tannery, t. X, p. 500. Cf. également *Passions de l'Ame*, art. 78. Peiresc, prince des curieux, est au contraire fier de son mal : « ma maladie de curiosité est si mal satiable (...), je n'eusse pas plus grande maladie que celle-là, je serais bien fier et crois que vous ne m'en voudriez pas pour cela », Aux frères Du Puy, le 27 septembre 1627, ed. Thamisey Larroque, vol. I, p. 183.

en relation avec leurs homologues montpelliérains et toulousains, le cercle parisien de Conrart (et donc l'Académie Française), le salon de Madeleine de Scudéry, et de doctes voyageurs épris de science universelle et d'alchimie, parmi lesquels tel ami de Descartes ou tel fondateur de la Royal Society. Seulement ainsi nous pourrions expliquer le fait que Borel ait pu partager son immense curiosité entre l'histoire régionale, la littérature, la philologie, l'alchimie, la médecine, l'astronomie, la philosophie... Et nous ne pouvons aborder Borel, sans citer quelques-unes de ces grandes figures de la curiosité qui l'ont profondément influencé, comme Fabri de Peiresc, dont l'activité intellectuelle, d'une extraordinaire diversité, rayonnait dans les premières décennies du siècle depuis Aix en Provence sur toute l'Europe (Borel a d'ailleurs apporté sa touche à la composition de la vie de Peiresc<sup>42</sup>) ; Mersenne, véritable pivot européen de la curiosité savante<sup>43</sup> ; le célèbre polymathe jésuite Athanase Kircher<sup>44</sup> ; les frères Du Puy, dont Borel utilisa la bibliothèque, ou encore Kenelm Digby, Samuel Hartlib et Henri Oldenburg, ces épistoliers et voyageurs infatigables avec lesquels il noua des relations. Du cercle de Peiresc aux fondateurs de la Royal Society, c'est un siècle entier de culture de la curiosité qui entoure ainsi et nourrit l'œuvre de Borel ; un siècle qui, de l'encyclopédisme de la culture humaniste, conduit à l'empirisme moderne d'un Boyle, à travers les méandres du pansophisme, de l'hermétisme et de l'alchimie.

Comme l'œuvre de Borel le montre suffisamment, la curiosité brasse toutes les disciplines, implique tous les courants de pensée, envisage et constitue des catégories d'objets toujours plus nombreuses et diversifiées, où l'établissement de nouvelles taxinomies est sans cesse remis en cause et contredit par la recherche effrénée du rare, du singulier, voire de l'unique. Cet effort paradoxal visant à la constitution d'une totalité ordonnée par la réunion d'objets singuliers, est visible dans ce qui apparaît comme l'œuvre de curiosité par excellence : la collection<sup>45</sup>. Le « cabinet de curiosités » (ou *Wunderkammer*) est le lieu où le curieux exhibe sa collection aux curieux, où il donne à voir aux *virtuosi* de passage, mais aussi à un large public, les fruits de sa curiosité (car autant l'académie obéit à une logique élitare du savoir – elle est un lieu fermé, accessible aux seuls membres et pairs – autant le cabinet de curiosité, où le savoir se met en représentation, est, au moins potentiellement, un lieu ouvert, et la curiosité savante y vient à la rencontre de la curiosité populaire). Pierre Borel, possédait

---

<sup>42</sup> *Ad vitam illustrissimi Perskii auctarium*, in Pierre Gassendi, *Viri illustris Nicolai Claudii Fabricii de Peiresc...*, Hagae comitum, 1655.

<sup>43</sup> Sur Mersenne, cf. l'ouvrage toujours fondamental de R. Lenoble, *Mersenne ou la naissance du mécanisme*, Paris, 1943.

<sup>44</sup> Voir, pour une introduction à Kircher, dont la lecture a sans doute inspiré à Borel son projet d'ouvrage sur les hiéroglyphes, J. Godwin, *Athanase Kircher*, trad. française, Paris, 1980.

<sup>45</sup> Sur le collectionnisme, voir K. Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux, Paris-Venise XVI-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1987 et la thèse récente de Patricia Falguière, *Invention et mémoire*, thèse de doctorat, Paris I, Sorbonne, 1988, à paraître. Cf. également Giuseppe Olmi, « Ordine e fama : il museo naturalistico in Italia nei secoli XV e XVII », *Annali dell'istituto italico-germanico in Trento*, Bologne, 1982, et du même auteur, « »Ricche e magnifiche Curiosità», collezioni e collezionisti nell'età moderna », *La curiosità dipinta, elementi di collezionismo tra XVI e XVIII secolo*, Milan, 1990

un tel cabinet et, suivant un usage assez répandu au XVII<sup>e</sup> siècle, il en fit imprimer le catalogue<sup>46</sup>.

Je m'y arrêterai un peu car ce lieu constitué et décrit par ses soins, me semble la meilleure clé pour appréhender la démarche intellectuelle qui se trouve engagée dans toute son œuvre, dominée de bout en bout par la curiosité. En conclusion d'un excellent article sur le collectionnisme, où Borel est d'ailleurs cité comme cas exemplaire, l'historien Krzysztof Pomian, partant du cabinet, énumère quelques-uns des hauts lieux de la curiosité. Or il est extrêmement frappant de constater que Borel les a tous investis : « Incarnée dans une *Kunst- und Wunder-kammern*, dans la bibliothèque d'un érudit, dans le laboratoire d'un chimiste, praticien de la philosophie hermétique, ou d'un physicien pour qui l'optique restait la science des miracles<sup>47</sup>, exubérante, incohérente, désordonnée, travaillée par des contradictions, tirée à hue et à dia, la curiosité a gouverné par intérim entre le règne de la théologie et celui de la science »<sup>48</sup>. Collectionneur, érudit, chimiste, physicien fasciné par l'optique, auteur à la production foisonnante, imprégnée d'animisme et d'hermétisme, mais aussi et d'un même élan, de science mécaniste et expérimentale, Borel est bien lui-même une parfaite incarnation de la curiosité<sup>49</sup>.

Le catalogue du « Cabinet de maistre Borel », commence par la reproduction d'une inscription latine « qui est sur la porte du susdit cabinet, s'adressant aux curieux ». Il vaut la peine de donner la traduction d'une partie au moins de cette longue interpellation du curieux par le collectionneur, parce qu'elle contient, sur le mode métaphorique, la meilleure définition du cabinet de curiosité et le plus bel aveu des aspirations, rêveries et angoisses dont il est la manifestation spectaculaire :

« Arrête tes pas, curieux, car ici, dans une maison, ou mieux dans un Musée, tu verras le monde, c'est-à-dire un microcosme, ou Abrégé de toutes les choses les plus rares. A l'intérieur, tu pourras parcourir en un moment tous les pays. Tu appelleras peut-être ce lieu « cimetièrre », parce qu'il contient de nombreux cadavres, mais dis plutôt Champs Élyséens, où des morts jouissant d'une heureuse tranquillité revivent et ressuscitent par une nécromancie licite, ou bien, puisque tu vois des peaux de serpent et des os de géant, dis qu'ici gisent les trophées d'Hercule. Ici, les œuvres de Dieu et de la nature te sont montrées avec joie, beaucoup de choses que les arts, libéraux et mécaniques, mais aussi chimiques, ont

---

<sup>46</sup> *Catalogue des choses rares de maistre Pierre Borel, médecin de Castres au Haut-Languedoc* Castres, 1645. On en trouve une édition augmentée à la fin des *Antiquitez...*, faisant suite au *Roolle des principaux cabinets et autres raretez de l'Europe*.

<sup>47</sup> L'expression de « science des miracles » pour désigner l'optique est de Descartes (éd. citée, t. I, p. 21).

<sup>48</sup> « Collection-microcosme et la culture de la curiosité », *Scienze occulte livelli di cultura*, Florence, 1982, p. 557, repris dans l'ouvrage cité ci-dessus.

<sup>49</sup> Une seule de ces qualifications me semble inadéquate pour rendre compte de la culture de la curiosité en général comme de Borel en particulier : celle d'« incohérence ». La curiosité scientifique, en cette époque de transition possède bel et bien sa cohérence interne, travaillée mais non supprimée par les contradictions ; elle ne paraît incohérente que si on l'observe du seul point de vue de la science positive qui est aujourd'hui la nôtre, c'est-à-dire de ce que cette culture scientifique n'était pas encore.

forgés habilement, ici l'Amérique a découvert pour toi ses objets exotiques, l'Afrique ses monstres. Ici, ils ont renoncé à leur férocité ; en effet, sans danger tu verras des basilics, des serpents, des dragons, des rémoras, des vampires et des géants. Ici, la mer t'offre ses poissons les plus rares, l'air ses oiseaux, le feu ses œuvres, la terre ses minéraux (...) ici, également, beaucoup de rares monuments de l'antiquité« *que ni la colère de Jupiter, ni le feu, ni le fer, ni le temps vorace n'ont pu abolir* ». Toutes ces choses sont contenues en un lieu restreint, sans chaos les poissons habitent les airs et les ennemis sont réunis... »

Le cabinet de curiosité est ainsi présenté comme un « microcosme », un « abrégé » de l'univers, qui renferme tous les pays, toutes les productions de la nature et de l'art. Borel renvoie ici à la doctrine de l'homme-microcosme, et surtout à ces « théâtres de la nature » qui s'efforçaient d'offrir une image ordonnée, hiérarchisée et complète du monde. L'entreprise était possible parce que ce monde n'avait pas encore perdu ses limites : tout comme on en retrouvait chaque partie, à sa juste place, dans le corps et la complexion de l'homme, il pouvait se refléter intégralement et sans perte (du moins idéalement) dans l'artifice microcosmique d'une collection, d'un théâtre de mémoire ou d'un livre. Mais, le microcosme de Borel n'est pas l'abrégé du vieux macrocosme, de ce monde clos à dimension humaine, structuré par les correspondances et les similitudes : il en est plutôt, comme l'inscription liminaire en fait l'aveu aussitôt rétracté, le tombeau, le « cimetière »<sup>50</sup>. Il est vrai, et son catalogue en témoigne suffisamment, que le musée est plein de choses mortes : ossements, corps momifiés, plantes desséchés, antiquités funéraires, sans compter les nombreux portraits d'hommes illustres des temps passés... Mais la mort ici, est d'abord celle d'un monde, évoqué avec nostalgie, et dont tous ces « cadavres » sont les reliques : animaux des bestiaires médiévaux (basilics, dragons, licornes, alcions...<sup>51</sup>), êtres « marqués » (coquilles et plantes

---

<sup>50</sup> Je me permets de renvoyer ici à mon article « Un théâtre de la science et de la mort à l'époque baroque : l'amphithéâtre d'anatomie de Leiden », *E.U.I Working paper* n° 90/2, Florence, 1990, repris dans *Descartes, la fable du Monde*, à paraître.

<sup>51</sup> « Un Basilic. Deux ongles et la dent d'un Dragon, du sang du Dragon » ; « Une piece de vraye corne de Licorne » ; « Une piece du nid des Halcions »... Voilà ce que dit Maximilien Misson, à la fin du siècle, des « prétendus basilics » vus dans les cabinets italiens : « cela a un certain petit air dragon qui est assez plaisant : l'invention en est jolie et mille gens y sont trompés. Cependant ce n'est rien autre chose qu'une petite raye : on tourne ce poisson d'une certaine manière, on lui élève les nageoires en forme d'ailes, on lui accomode une petite langue en forme de dard, on ajoute des griffes, des yeux d'émail (...) et voilà la fabrique du basilic ». *Nouveau voyage d'Italie*, La Haye, 1717, t. I, p. 161. Ce visiteur critique, montre l'importance des préparations artificieuses (je ne crois pas que l'on puisse parler simplement de supercherie) des monstres et raretés naturelles : c'est qu'il s'agit, comme on le voit, d'une nature reconstruite, en partie fabriquée, pour nourrir la curiosité du visiteur, et surtout répondre à son attente, parce que le cabinet comprend une panoplie d'objets obligés. Entre le collectionneur et le visiteur, il semble ainsi qu'il y ait une part de duperie volontaire et consentie tels que le XVII<sup>e</sup> siècle en fait la théorie pour rendre compte de l'illusion théâtrale ou du trompe-l'œil pictural. De la « rémore qui arrêta la galère du malheureux Antoine » (et dont Borel possède bien sûr un spécimen), comme des cornes de licornes, Misson note avec ironie « qu'il faut en avoir dans les cabinets de curiosités, afin qu'il n'y manque rien » (Ibid. III, p. 22).

couvertes de caractères hébreux, syriaques ou chinois<sup>52</sup>), phénomènes de similitude ou de sympathie<sup>53</sup>... Tous ces objets sont autant de parcelles, de fragments d'un monde éclaté, défait, et la collection est une tentative désespérée pour reconstituer, avec ces tesselles détachées et brisées, une représentation unifiée du cosmos ; Borel poursuit l'impossible entreprise de rendre la vie au monde ancien en y intégrant les données des voyages et des découvertes modernes : d'où sa belle définition du collectionnisme comme « nécromancie licite », magie blanche qui tire de la mort les choses en les accumulant et les disposant dans l'espace resserré du cabinet<sup>54</sup>, et surtout en les invoquant par leurs noms, provenances et qualités. Car la représentation que Borel veut donner du monde par son musée est bien d'abord vitaliste, et même, comme viendra le confirmer la lecture de son traité sur la pluralité des mondes, animiste. Il faut lire à ce propos, dans les *Antiquitez de Castres*, l'extraordinaire chapitre sur la vie foisonnante des rochers du Sidobre, leur extraordinaire fertilité, procédant d'une sourde et puissante sexualité tellurique<sup>55</sup>. Mais Borel est aussi un lecteur de Galilée, de Descartes et de Gassendi. Le monde désenchanté de la science moderne, même s'il refuse de s'y résoudre, est aussi le sien : c'est pourquoi, la mort hante son microcosme, la mort qui pèse sur le macrocosme ptoléméen, « le grand animal » du naturalisme de la Renaissance tardive que l'on voit ainsi se prolonger, sous cette forme nécessairement paradoxale de l'impossible synthèse entre l'ancien et le nouveau, jusqu'au seuil des Lumières. C'est aussi pourquoi, dans la collection de Borel, des décombres pulvérisés du vieux monde, réutilisés comme matériaux, naît effectivement une vie nouvelle, exubérante mais largement factice, c'est-à-dire redevable pour une grande part aux artifices de la mise en scène des objets par le collectionneur, et se constitue un nouveau monde, dont l'ordre, semble de prime abord, sinon absent, du moins largement aléatoire, voire délibérément paradoxal : les contraires « ennemis » sont accordés, les poissons nagent dans les airs<sup>56</sup>, les raretés « exotiques » de

---

<sup>52</sup> Une porcelaine « couverte naturellement de Caracteres Hebrieux, Syriaques, Grecs, Latins et de toutes autres langues » ; « Un autre fruit des Indes (...) environné de lignes et lettres ou figures roussastres qui semblent des Caracteres Chinois »...

<sup>53</sup> « Une coquille dite remore, ou vray nautile ayant la figure d'une Galere » ; « Un malermat ou poisson de vent, dit ainsi parce qu'il se tourne tousjours du costé qu'il fait vent, mesme estant mort » ; « Deux oreilles de mer, coquilles (...) qui ressemblent aux oreilles humaines, et mesmes sont pertuisées naturellement » ; « Une pierre où on void deux yeux semblables naturellement avec leurs prunelles »... Le cabinet renferme en outre de la « poudre de sympathie », à laquelle on attribuait la vertu de soigner les plaies à distance et dont Kenelm Digby se fit l'ardent promoteur dans toute l'Europe. Autre phénomène de sympathie, emprunté à la chimie : « deux choses liquides et froides qui, meslées, excitent en un instant une fort grande chaleur ».

<sup>54</sup> Il n'existe hélas, à ma connaissance, aucune représentation graphique du cabinet. Voici la description qu'en donne Borel : « toutes les choses (...) sont rangées en huit ceintures environans la chambre, à sçavoir six aux parois qui sont toutes pleines de portraits, une sur deux rangs de livres en nombre de cinq cens volumes, parmi lesquels il y en a de fort curieux, et une dans six cens armoires pleins de raretez ».

<sup>55</sup> 2<sup>o</sup> partie, Chap. 15, reproduit *infra*.

<sup>56</sup> C'est-à-dire, prosaïquement, comme il est coutume dans la plupart des cabinets : des poissons desséchés sont pendus au plafond. Mais la prose de la collection recherche ici délibérément le paradoxe et l'oxymore, de la même manière et dans le même but que la poésie concettiste (voir les poissons volants de Saint-Amant, et ses

l'Amérique se mêlent aux « monstres » de l'Afrique, les antiquités égyptiennes et latines voisinent avec les tableaux de maîtres modernes et les prouesses d'artisans miniaturistes<sup>57</sup>, les armes anciennes avec les livres<sup>58</sup> et les « choses chimiques » avec les dernières inventions de l'optique : miroirs concaves et convexes, « lunettes à la puce » et « lunettes de multiplication »<sup>59</sup>.

Cependant, comme la mort, et de façon tout aussi paradoxale, le chaos doit être conjuré par la collection (si les ennemis et les contraires se côtoient, c'est affirme Borel, « sans chaos ») : l'entreprise de résurrection est inséparable de l'effort de mise en ordre. Le catalogue est ainsi divisé en dix-huit rubriques qui peuvent se ramener aux cinq larges catégories suivantes : hommes, animaux, végétaux, minéraux, artefacts<sup>60</sup>. L'inscription liminaire, quant à elle, fait référence à la traditionnelle quadripartition des éléments (voir *supra*). Mais, il est manifeste que « plusieurs classements interfèrent » comme le souligne Pomian<sup>61</sup>, et surtout que tout ordre est par avance fragilisé, voire remis en cause par la recherche presque exclusive de la « rareté », mot sans cesse répété dans le catalogue. Ainsi les « raretez de l'homme », consistent-elles en des ossements et des dents de « Géant », « un monstre à deux testes », des morceaux « de Mumie ou corps embaumez des Egiptiens », « la pierre de gravelle » (un calcul rénal) et « la peau, Crespine ou coeffe qui envelope les enfans dans le ventre » ; c'est-à-dire quelques objets isolés, détachés de leur milieu d'origine, que le collectionneur cherche moins à intégrer dans une catégorie unifiante qu'à exposer comme spécimens rares, exemplaires uniques de régions hétérogènes de l'humain, elles aussi choisies pour leur « curiosité » : le gigantisme (état antédiluvien sinon préadamite de l'humanité), le monstrueux (la bicéphalie, deux âmes en un corps, est une monstruosité hyperbolique, très « recherchée »), la conservation funéraire (mais surtout, avec cette momie, la sagesse de

---

oiseaux nageant à l'envers dans le reflet des rivières), par la réunion des contraires il s'agit d'émerveiller le lecteur, d'étonner le spectateur, de satisfaire le curieux, mais aussi, plus profondément, de faire apparaître, par l'audace des métaphores et en général de tous les genres possibles de pointes, les rapports secrets qui unissent les choses les plus diverses et les plus éloignées.

<sup>57</sup> « Un panier tres-bien eslabouré, fait avec un os de cerise » ; « Un jeu de quilles qui, avec la boule et la boite, ne pese qu'un grain de bled, et un jeu d'echecs ne pesant que trois grains »... Les objets miniaturisés sont parmi les plus recherchés par les collectionneurs du XVIIe siècle ; ceux de Borel sont d'ailleurs assez grossiers, comparativement aux miracles d'orfèvrerie ou d'horlogerie que l'on trouve dans certains cabinets, comme celui de Manfredo Settala à Milan.

<sup>58</sup> Sur la fréquente assimilation de la bibliothèque et du cabinet de curiosité au XVIIe siècle, cf. *l'Histoire des bibliothèques françaises*, Paris, 1988, t. II, p. 342-343.

<sup>59</sup> On retrouve toutes ces catégories d'objets dans la plupart des cabinets européens à la même époque (voir les travaux cités *supra* de G. Olmi, K. Pomian et P. Faguière).

<sup>60</sup> *Raretez de l'Homme ; Des bestes à quatre pieds ; Des Oyseaux ; Des Poissons et Zoophites de mer ; Autres choses marines ; Insectes et serpens ; Des plantes, et premierement des bois et racines ; Des feuilles ; Des fleurs ; Des gommés et liqueurs ; Des semences ou graines ; Des fruits rares ; Autres fruits et semences ; Des minéraux et premierement des pierres ; Choses changées en pierre ; Autres minéraux ; Des Antiquitez ; Choses artificielles.*

<sup>61</sup> *Op. cit.*, p. 536.

l'ancienne Égypte et ses rêveries d'éternité), la métamorphose minérale du corps (cette pierre de gravelle n'étant que l'un des multiples exemples de « piétrifications » renfermés dans le musée), la mise au monde enfin, évoquée par une membrane placentaire...<sup>62</sup>

Par ses emprunts à tous les domaines remarquables du réel, sa convocation de toutes les sciences dites « curieuses » (magie, alchimie, optique...<sup>63</sup>), et où se trouvent engagés des principes gnoséologiques absolument incompatibles, mais qui coexistent cependant dans la culture du XVIIe siècle (animisme, hermétisme, mécanisme...), la collection se condamne fatalement à la dispersion sinon à la disparité. La recherche systématique du curieux et du rare, toujours préférée à l'enquête critique, recuse par avance toute possibilité d'analyse véritablement discriminante et de synthèse globale des champs du savoir.

Cette logique cumulative du cabinet de curiosité se retrouve dans l'ensemble de l'œuvre : Borel se livre à ses activités d'homme de science et d'auteur en collectionneur.

Cela est tout particulièrement évident dans ses *Centuries d'histoires et observations medico-physiques*, ainsi que dans ses *Centuries d'observations microscopiques*, deux ouvrages où il expose le fruit de sa pratique médicale et de ses recherches scientifiques. Le titre même du premier, appartient à la rhétorique de la curiosité : l'auteur y annonce *non seulement beaucoup de choses utiles, mais rares, étonnantes et inouïes*<sup>64</sup>. On y trouve beaucoup de choses en effet, le découpage en courts articles groupés en centuries permettant de faire l'économie d'un véritable effort de classement thématique, et d'homogénéité dans le discours : il s'agit d'une collection d'observations curieuses, surtout médicales, mais aussi astronomiques et chimiques, où Borel se montre à la fois un partisan farouche des découvertes scientifiques et techniques d'investigation les plus modernes (la circulation du sang et de la lymphe, l'autopsie, l'usage du microscope et du télescope...) et un zéléur des doctrines syncrétistes élaborées par les naturalistes de la Renaissance (ainsi fait-il l'apologie de la poudre de sympathie servant à soigner les blessures à distance que Digby avait mise au point et il évoque favorablement les talismans de Paracelse)<sup>65</sup>. Son manque de rigueur théorique, ou

---

<sup>62</sup> Il faut encore noter que ces objets sont rarement de véritables singularités ; ainsi retrouve-t-on ceux que nous venons d'énumérer, et accumulés d'une manière similaire, dans la plupart, sinon dans tous les cabinets de l'époque dont nous sont parvenus les catalogues.

<sup>63</sup> « On appelle les *sciences curieuses*, celles qui ne sont connues que de peu de personnes, qui ont des secrets particuliers, comme la Chymie, une partie de l'Optique, qui fait voir des choses extraordinaires avec des miroirs et des lunettes.... », Furetière, *Dictionnaire Universel*.

<sup>64</sup> *Petri Borelli medici Castrensis Historiarum et observationum medico-physicarum centuria prima et secunda In qua non solum multa utilia, sed rara, stupenda ac inaudita continentur, cum inscriptionibus quibusdam anticis*, Castris, Arn. Colomarium, 1653. Augmenté dans l'édition parisienne de 1656 de deux centuries supplémentaires. Bayle, malgré ses exigences critiques, se montre encore très sensible à cette éloquence de la curiosité : « C'est un recueil latin, écrit-il à son frère, de plusieurs observations de Physique & de Médecine, très curieuses pour la plupart & fort extraordinaires » (op. cit., I, p. 367) ; ce qui lui fait dire dans une autre lettre : « ses *Centuries* sont bonnes » (II, 56).

<sup>65</sup> Il faut bien noter qu'en cela son attitude, loin d'être exceptionnelle, est extrêmement répandue. Nous avons cité les amis de Descartes, Digby et Villebressieu, auquel on pourrait ajouter de très nombreux noms, parmi ceux qui



plutôt son éclectisme (vice majeur du curieux), tout au profit de l'expérience directe, de l'«autopsie» (vertu majeure du curieux), semble d'ailleurs lui permettre d'accomplir des observations minutieuses de faits médicaux mal connus et surtout de proposer des hypothèses explicatives tout à fait perspicaces<sup>66</sup>.

Il en va de même dans ses *Observations microscopiques*<sup>67</sup>. Borel paraît être le premier à observer des tissus et du sang humains à la « lunette à puce ». Mais surtout, avec une extraordinaire jubilation, il soumet à l'enquête microscopique tout ce qui présente : outre les parties du corps humains, qu'il considère en étroit rapport avec son activité de médecin, il observe de nombreux animaux, végétaux et minéraux ainsi que des objets quotidiens, comme la lame d'un rasoir ou la pointe d'une aiguille. Le curieux ne peut alors retenir son admiration : avec le microscope, toute chose devient rare, belle et singulière ; des baleines nagent dans le sang, les grains de sable brillent comme des pierres précieuses et les moisissures d'un appui de fenêtre deviennent un « petit jardin très agréable ». C'est un nouveau cabinet de curiosité, à l'existence jusque là insoupçonnée, qui ouvre ses portes au curieux : « les atomes deviennent quasi visibles et les insectes minuscules se transforment en monstres énormes (...) on découvre des parties sans nombre dans ces atomes vivants ; ainsi jour après jour les portes d'une nouvelle physique s'ouvrent et la majesté de Dieu s'impose de bien plus éclatante façon dans ces êtres infimes que dans les animaux les plus gigantesques, car leur complexité ne peut que conduire les plus athées à la notion, à l'admiration de leur Suprême Créateur »<sup>68</sup>. L'infiniment petit se révèle d'une telle beauté, richesse et complexité que, l'admiration refluant de l'œuvre au créateur, son seul spectacle devrait suffire à confondre l'athée. Comme pour nombre de ses contemporains, le microscope est pour Borel un instrument susceptible de servir à la réfutation de l'athéisme<sup>69</sup>. Le curieux est heureux de pouvoir souligner ainsi la piété et même la vertu apologétique de ce qui peut si bien passer pour une pernicieuse *libido sciendi*<sup>70</sup>. D'autant plus que le microscope, comme les autres instruments d'optique, provoque

---

fréquemment, tout au long du siècle les cercles, réseaux, académies et universités les plus « modernes » (académie des Lincei, académie putéane, cercle Mersenne, académie du Cimento, Royal Society etc.).

<sup>66</sup> Voir à ce sujet Chabbert, *art. cité*, p. 328-331. En relation avec ses observations au microscope, il pose par exemple l'hypothèse de la contagion microbienne, en parlant de maladies qui, comme l'herpès, « sont engendrées par des animaux invisibles à cause de leur petitesse, comme sont les cirons, qu'il est possible de voir par le moyen du microscope » (II § 28). Ce qui ne l'empêche pas de croire, avec d'ailleurs tous ses contemporains, à la génération spontanée.

<sup>67</sup> *Observationum microscopiarum centuria*, Hagae Comitum, ex officina Adriani Vlacq., 1656.

<sup>68</sup> Je reprends la traduction de Chabbert, *art. cit.*, p. 332.

<sup>69</sup> Cf. évidemment, la célèbre pensée de Pascal. Voir aussi ce passage de l'autobiographie de Constantin Huygens, où après avoir manipulé le microscope de l'anglais Cornelis Drebbel, cet ami hollandais de Descartes écrit que rien ne peut mieux nous contraindre à honorer plus pleinement le créateur que la vue de cette « seconde chambre au trésor de la nature », autrement dit, ce nouveau cabinet de curiosité de la nature (éd. Worp, Utrecht, 1897, p. 41).

<sup>70</sup> Dans toute son œuvre, Mersenne s'attache ainsi à montrer la valeur apologétique des progrès scientifiques et techniques. La curiosité est ainsi toujours chez lui *ad majorem gloriam Dei*. A l'opposé d'un Pascal, pour lequel « curiosité n'est que vanité » (*Pensées*, fr. 152).

aussi chez l'utilisateur-spectateur un fort sentiment de doute et de dérégulation ; en bouleversant et relativisant les échelles (l'infime devient gigantesque, le plus grand se retrouve presque identiquement dans le plus petit), le microscope, d'une façon tout à fait similaire au télescope copernicien, chasse l'homme de la place centrale et privilégiée qu'il occupait dans l'univers : il devient ce spectateur perdu dans un coin de l'univers, plein de stupeur et d'admiration, penché sur les abîmes inversés de l'infiniment grand et de l'infiniment petit. Il n'y a aucune raison de mettre en doute l'authenticité du credo de Borel devant le spectacle du microscope, mais autour de lui, et en lui, c'est toute la culture de la curiosité qui découvre simultanément des raisons de croire et des raisons de douter (car Borel, comme nous allons le voir, est très sensible aux arguments du scepticisme), des motifs d'angoisse et d'émerveillement.

Dans son cabinet, derrière son microscope ou son télescope, le curieux éprouve l'intime conviction de se tenir sur le seuil de mondes nouveaux<sup>71</sup> : le pluriel est ici requis pour plusieurs raisons. Si un monde nouveau<sup>72</sup>, en un temps encore proche, a bien été découvert par-delà les mers, et dont la curiosité n'a pas fini de collecter les merveilles (Borel, on l'a vu, est très fier de ses curiosités américaines)<sup>73</sup>, c'est à la découverte d'une infinité de mondes, dans le petit comme dans le grand, que conduisent l'usage des engins optiques et les doctrines physiques auxquelles leur développement est associé. Les découvreurs des nouveaux mondes, avec les formidables bouleversements qu'ils opèrent dans les sciences, dépassent en audace, curiosité et avidité les conquérants du nouveau monde, qui depuis longtemps déjà ramenaient dans les cabinets de si troublants indices d'une irréductible relativité des mœurs et des opinions. C'est à peu près ce que déclare un long poème latin composé en l'honneur de Borel et publié, suivant la coutume éditoriale de l'époque, à la suite de son *Discours nouveau prouvant la pluralité des mondes*<sup>74</sup> : les immenses terres

---

<sup>71</sup> La plus belle illustration en est peut-être la fameuse déclaration envoyée par Campanella à Galilée en 1632 : « Ces nouveautés de vérités anciennes, de nouveaux mondes, nouvelles étoiles, nouveaux systèmes... inaugurent une ère nouvelle » (je traduit). Dans son *Discours...* (voir *infra*), Borel écrit quant à lui : « Nous pouvons dire que ce temps est venu (...) auquel l'on pourra apprendre des choses inouys... », chap. 39.

<sup>72</sup> L'analogie entre ce que découvre l'observation microscopique, le nouveau continent et les nouveaux mondes postulés par les physiciens modernes est notamment établie par Constantin Huygens qui, dans le texte cité *supra*, dit que le microscope révèle un « nouveau monde » (*alio in terrarum orbe versari est*), et propose d'intituler ainsi l'ouvrage qui en montrerait l'aspect (*Novi Orbis vocabulum imponere*).

<sup>73</sup> Le peintre hollandais Jan Van Kessel est l'auteur d'une extraordinaire représentation allégorique de l'Amérique où l'on voit des Peaux-Rouges surgissant au beau milieu d'un cabinet de curiosité (*America*, Munich, Alte Pinakothek).

<sup>74</sup> *Discours nouveau prouvant la pluralité des Mondes, que les Astres sont des terres habitées, & la terre une Estoile, qu'elle est hors du centre du monde dans le troisieme Ciel, & se tourne devant le Soleil qui est fixe, & autres choses tres-curieuses*, A Genève, 1657. L'ouvrage est dédié à Kenelm Digby. Un avis au lecteur nous apprend que l'ouvrage est prêt à depuis 1648 (le manuscrit de l'ouvrage conservé à la bibliothèque de l' Arsenal porte en effet la date de 1647) et que son impression fut repoussée pour « plusieurs raisons que ie ne te puis pas icy deduire ». Borel affirme d'ailleurs que les « plus rares esprits de la France qui ont de pareilles opinions [les] conservent secretement de peur de passer pour ridicules parmy le vulgaire ignorant » (*ibid.*), mais il y a sans

découvertes par Colomb ne sont rien comparées aux mondes célestes de Borel !<sup>75</sup> Auteur de ce que l'on appellerait aujourd'hui un ouvrage d'histoire des sciences sur l'invention du télescope<sup>76</sup>, lui-même observateur de la comète de 1652<sup>77</sup>, dans son *Discours nouveau*, Borel se fait en effet l'ardent promoteur de cette nouvelle vision de l'univers, décentrée<sup>78</sup> et infinitiste. C'est d'ailleurs lui qui donne au poète le sujet de son panégyrique, en comparant son entreprise avec celle du découvreur de l'Amérique<sup>79</sup>. Colomb s'était heurté au préjugé des antipodes, comme lui-même doit affronter la croyance en un monde unique et fini, et la mer sur laquelle il s'élançait est tout aussi périlleuse et incertaine. La découverte, territoriale et scientifique, implique une attitude profondément ambivalente dont ce beau texte de Borel, par ses audaces, ses contradictions et ses faiblesses mêmes, se fait l'écho : l'irrésistible attrait pour le nouveau et l'enthousiasme dont il s'accompagne, vont toujours de pair avec une terrible inquiétude et une perpétuelle angoisse. La recherche de la nouveauté est portée par le doute, et dans sa découverte même génère encore le doute<sup>80</sup>. C'est ce que semble admettre Borel lorsque, après avoir déclamé contre « la preoccupation » (le préjugé) – cet « horrible monstre qui (...) empesche le progrez des sciences, & fait croupir les hommes dans une perpetuelle ignorance »<sup>81</sup> –, il convoque l'Ecclésiaste, Socrate, les « Pyrrhoniens ou

---

doute là une allusion aux forts risques de censure encourus dans un pays où le copernicanisme est encore officiellement interdit ; ce qui explique le choix de Genève pour la publication. Borel avoue d'ailleurs qu'il aurait encore retardé la publication, s'il ne s'était pas estimé plagié par un auteur dont il ne donne pas le nom mais qui doit être Jean de la Montagne. Celui-ci avait publié en 1655 *Le monde de la lune*, dont Borel semble ignorer qu'il n'était qu'une traduction de l'ouvrage de Wilkins, *The Discovery of World in the Moone* (1638). Notons que le *Discours*, semble-t-il fort peu diffusé (Bayle, par exemple, ne paraît pas le connaître), sera aussitôt traduit en Anglais par Daniel Sashott (*A New Treatise proving A Multiplicity of Worlds*, Londres, 1658).

<sup>75</sup> *Si reperisse novos ignota per æquora mundos,/ Gloria magna fuit, mercesque lucrosa Columbo./ Ah quanto Maior merces, & gloria maior,/ Debet ut Borelle tibi, qui interritus axes/ Sydereos lustrans, aperis mortalibus ægris./ Immensos mundos & fixa habitacula in ipsis/ Astris (...)/ Tanto Borellus maior meliorque Columbo est... (In librum de Mundorum pluritate Petri Borelli Medici Regii, signé VILARIUS, Judex Cebennas).*

<sup>76</sup> *De vero Telescopii inventore...*, *op. cit.*

<sup>77</sup> Il fait part de ses observations à l'académie de Castres le 31 décembre 1652.

<sup>78</sup> En toute rigueur, il faut dire recentrée, car si Borel opère un radical décentrage de l'homme en arrachant la terre du centre du monde et en postulant l'existence d'une infinité de mondes habités, il fait graviter tous ceux-ci autour d'un seul centre : le soleil, notre soleil, qui « les illumine (...) comme un grand flambeau au milieu d'une chambre... », *ibid.*, p. 12. Cf. également p. 14 et 16.

<sup>79</sup> « ... les derniers siecles ont condamné comme heretiques ceux qui croyoient les Antipodes (...) Christophe Colomb fut rebuté de divers Roys quand il leur proposa sa descouverte des Indes, & pourtant ces propositions se sont trouvées veritables, & ont donne l'immortalité à leur inventeur. Ainsi ie me promets que le temps fera voir la verité de mon opinion... », *ibid.*, p. 5. Comme Colomb, il aurait besoin pour cela de l'aide d'un roi qui ne ménage pas son argent et son appui pour prouver la vérité de sa thèse, cf. *ibid.*, p. 65.

<sup>80</sup> De ce doute me semble témoigner jusqu'à la véhémence avec laquelle Borel défend une thèse qu'il croit, par sa « nouveauté », vouée à la fois au ridicule, à la désapprobation et au scandale (cf. p. 4-7). La posture héroïque dans l'aventure curieuse, comme dans le théâtre cornélien, s'accompagne de la plus grande dérélition.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 1.

Sceptiques » et « Michel de Montaignes » (« l'honneur de notre siècle sur ce sujet »)<sup>82</sup>, pour dénoncer l'ignorance humaine, la vanité et l'incertitude des sciences, en dressant un tableau saisissant des bouleversements qui affectent à son époque tous les champs du savoir : « nous ne savons rien qui ne soit ou ne puisse être debattu, la Théologie même n'en est pas exempte (...) l'Astrologie<sup>83</sup>, la Médecine, la Jurisprudence, la Physique, chancellent tous les jours, & voyent crouler leurs fondemens, Ramus a renversé la Philosophie d'Aristote, Copernicus l'Astrologie de Ptolémée, Paracelse la Médecine Galénique, de sorte que chacun ayant ses sectateurs, & tout semblant plausible, nous sommes bien en peine à qui croire, & par ainsi sommes contraints d'avoüer que ce que nous savons est beaucoup moindre que ce que nous ignorons »<sup>84</sup>. Ce passage par le scepticisme, d'abord présenté par Borel comme une propédeutique (« c'est le moyen de trouver la vérité »), est tout à fait symptomatique du désarroi du curieux, entraîné dans un mouvement de mise en doute et d'enquête scientifique qui l'amène, presque contre sa volonté, à voir chanceler autour de lui tous les savoirs institués, à commencer par la théologie<sup>85</sup>. Que croire ? Qui croire ? Comment aller de l'avant sans tomber dans l'impiété et le libertinage ? Ce sont les questions que ne manquent pas de se poser le curieux, alors même qu'il se trouve irrémédiablement engagé, de gré ou de force, dans les rangs des « modernes ».

Mais la modernité, aux yeux du curieux, est une réalité culturelle beaucoup plus vaste, confuse et diversifiée que ce qu'en ont retenu nos manuels d'histoire : elle est faite d'idées empruntées aux divers naturalismes de la Renaissance (dont les tenants sont considérés au XVII<sup>e</sup> siècle encore comme « innovateurs » – *novatores*), à un scepticisme protéiforme, au mécanisme – dont les cartésiens sont loin d'avoir le monopole –, au grand courant empiriste qui ne cesse de prendre de l'ampleur... Ainsi Borel cite-t-il, pêle-mêle, à l'appui de sa thèse sur la pluralité des mondes habités, des *novatores* comme Cardan, Telesio et Campanella, un sceptique comme Montaigne, et les chefs de file de révolution scientifique (Bacon, Galilée, Descartes, Gassendi...). Pour lui la modernité est tout autant constituée par le développement de la science galiléenne et les tangibles progrès des arts mécaniques, que par le renouveau des savoirs et des pratiques issus de la magie, de la kabbale, de l'hermétisme, de l'alchimie, etc.

---

<sup>82</sup> Ibid., p. 3, « ... mes opinions, ajoute Borel, se trouvent le plus souvent conformes aux siennes ». Il cite en effet Montaigne à plusieurs reprises dans la suite de son ouvrage, et lui prête surtout sa propre opinion sur la pluralité des mondes (chap. 28 et 29).

<sup>83</sup> i. e. l'astronomie.

<sup>84</sup> Ibid., p. 3. Gassendi avait déjà écrit à peu près la même chose dans ses *Exercitationes paradoxicae adversus Aristoteleos...*, Grenoble, 1624, liv. sec. disc. VI, 207b. Ce passage de Borel est cité et commenté par Paolo Rossi, *I filosofi e le macchine*, Florence, 1984 (2), p. 73.

<sup>85</sup> Voir la très pertinente remarque du libertin Naudé, qui s'applique a posteriori parfaitement au *Discours nouveau* de Borel : « J'ay peur que ces vieilles heresies theologiques ne soient rien à l'esgard des nouvelles, que les Astronomes veulent introduire par leurs mondes, ou plustost terres lunaires et celestes. Car la consequence de celles-cy sera beaucoup plus perilleuse que celles des precedentes, et introduira bien de plus estranges revolutions », lettre du 15 août 1640 à Ismael Bouilliau. Cité par Pintard, *op. cit.*, p. 473. Borel quant à lui prétend bien faire le contraire, en déclamant contre les détracteurs de ses mondes multiples, qui « appellent chemin de l'atheisme ce qui est la vraye voye de la cognoissance de Dieu », *Discours nouveaux...*, p. 52.

C'est d'ailleurs en ceci que Borel, pour reprendre le titre d'un article consacré à son ouvrage, est « un homme entre deux mondes », un homme, si l'on veut, entre l'univers animé de Giordano Bruno et la « grande machine » de Descartes, deux mondes irréductibles, qui se superposent pourtant dans son texte<sup>86</sup>. L'expression de son scepticisme mitigé, à la fois compensé et nourri par sa croyance volontariste en un « progrès » des sciences, lui offre ainsi l'occasion de dessiner l'aire instable et accidentée de cet entre-deux, ou plutôt de cette duplicité intellectuelle, qui en fait un auteur sans doute beaucoup plus représentatif de la mentalité scientifique moyenne de son époque que ses « grands » modèles. Comme raison de notre profonde ignorance et à la fois de cette science qui permet à certains « de s'eslever par leurs meditations iusques dans les cieux » (pour en apercevoir la multiplicité et l'infinité), il invoque un mixte de songe hermétiste<sup>87</sup> et d'anamnèse platonicienne, tout à fait caractéristique du néoplatonisme italien : « nostre entendement estant divin, & nostre ame toute sçavante & parfaite, n'ignore pas ces choses, mais la masse du corps qui est en prison l'empesche de faire ses fonctions avec pleine liberté... »<sup>88</sup>. Mais aussitôt, pour montrer la fécondité possible de cet entendement divin, il se lance dans une vibrante apologie des inventions techniques les plus importantes à ses yeux : la poudre à canon, l'imprimerie et les lunettes d'approche. En faisant ainsi dériver brutalement les progrès de la mécanique d'une doctrine qui continue à accorder un privilège absolu à la contemplation, sans accomplir de véritable tentative de médiation ou de synthèse, Borel porte à son comble une tension qui depuis longtemps déjà travaille cette part importante de la culture scientifique qui se refuse d'adopter une attitude strictement mécaniste et tente de sauver, sans le refonder, un cadre philosophique hérité de la Renaissance. Cette tension est partout à l'œuvre dans ce texte à la fois d'une grande audace et d'un grand archaïsme (il fallait d'ailleurs une certaine audace pour reposer le modèle naturaliste après la condamnation sans appel dont il fit l'objet dans les rangs de la Contre-Réforme, mais aussi parmi les théologiens réformés) et rend extrêmement difficile la détermination de la position théorique de l'auteur. Celle-ci fait cependant largement appel aux syncrétistes néoplatoniciens qui de Pic de la Mirandole et Marsile Ficin jusqu'à Bruno (jamais cité, mais dont l'ombre plane sur plus d'une page) et Campanella (l'auteur le plus souvent invoqué)<sup>89</sup>, se sont employés à intégrer l'hermétisme, la magie et la kabbale à un platonisme plus ou moins christianisé.

---

<sup>86</sup> Marie-Rose Carré, « A Man Between Two Worlds : Pierre Borel... », *Isis*, 65, n. 228, septembre 1974, p. 322-335. Pour cet auteur, ces deux mondes sont ceux de Ptolémée et de Copernic, et de façon plus vague encore, ceux de la religion et de la science.

<sup>87</sup> Il est en effet des esprits qui, pour Borel, « ayans comme destaché leur ame de leur corps, l'ont fait errer par les voutes celestes, pour y remarquer les choses qui nous surpassoient », *ibid.*, p. 4. Cf. également p. 32.

<sup>88</sup> *Ibid.* Plus loin cette ignorance de la pluralité des mondes est expliquée par le péché originel qui a privé l'homme « de la volupté qui est en la cognoissance des sciences, de la vraye cognoissance de la nature & des choses celestes », *ibid.*, p. 15.

<sup>89</sup> Rappelons que Giordano Bruno, l'auteur de *L'Infinito, l'universo e Mondi*, périt sur le bûcher en 1600. Quant à Campanella, après avoir passé une grande partie de sa vie dans les geôles de l'inquisition, il s'éteint à Paris, en 1639.

Ici encore, dans le fond comme dans la forme, domine l'esprit de collection : dans les 48 chapitres qui constituent ce petit ouvrage (moins de 80 pages), Borel juxtapose, plutôt qu'il n'articule, ses « preuves » multiples de l'existence d'une pluralité de mondes habités<sup>90</sup>, allant même jusqu'à recopier sans commentaire les passages des poèmes philosophiques de Palingenius sur la question<sup>91</sup>.

Le traité est d'abord placé sous l'égide de Démocrite<sup>92</sup>. A deux reprises en effet Borel fait résonner le fameux rire de Démocrite sur la méprisable ignorance des détracteurs de sa thèse de la pluralité des mondes, et il nous apprend que ce traité n'est qu'un « fragment » d'un livre en chantier, consacré à la vie et à l'œuvre du philosophe d'Abdère<sup>93</sup>. Plus qu'une autorité, le philosophe des mondes multiples tenu pour fou par ses concitoyens est pour Borel une figure, à laquelle il s'identifie, de lucidité et de courage philosophique<sup>94</sup>.

Mais la plupart des preuves sont lointaines de l'atomisme démocritéen strictement considéré. Les plus contraignantes sont d'ordre théologique, et semblent secrètement dériver de Nicolas de Cues et surtout de Giordano Bruno : nier la pluralité des mondes c'est « accuser Dieu d'impuissance » (chap. 18), le « faire agir par nécessité, ce qui serait une grande impiété » (chap. 26). Dieu, n'est certes pas condamné à ne créer qu'un petit monde fini et il ne saurait être soumis à sa création. Il peut s'il le veut et quand il le veut, créer de nouveaux corps célestes : les astronomes n'ont-ils d'ailleurs pas observé l'apparition de nouvelles étoiles (chap. 34 et 40) ? Si Dieu avait pu faire plusieurs mondes et ne les avait pas fait, « sa puissance eut peu estre dite en quelque façon oisive, inutile, & restreinte » (chap. 39). Et surtout, formule qui résume bien l'inspiration brunienne de l'argumentation, « Dieu estant

---

<sup>90</sup> Un commentaire récent, s'appuyant sans doute sur le nombre de chapitres, en compte « presque cinquante » (Saverio Ricci, *La fortuna del pensiero di Giordano Bruno*, Florence, 1990, p. 125). Mais le dénombrement est rendu difficile, sinon impossible, par les répétitions et la multiplication des références livresques (Borel termine son ouvrage en soulignant que « plus de cinquante auteurs (...) ont soutenu cette doctrine », *ibid.* p. 70). Il s'agit bien en tout cas d'une collection de preuves, dont toute la force et à la fois toute la faiblesse persuasive résident dans l'effet cumulatif : nous « le prouvons par tant de raisons, écrit-il naïvement, que ie crains de n'en pouvoir trouver la fin », *ibid.*, p. 58. On songe à Mersenne et à ses 36 preuves de l'existence de Dieu (*Quaestiones in Genesim*).

<sup>91</sup> Chap. 48, « contenant les raisons de Palingenius pour la pluralité des Mondes ».

<sup>92</sup> En s'en remettant ainsi à Démocrite pour défendre l'idée d'une pluralité des mondes, Borel n'adopte d'ailleurs pas une position originale : Kenelm Digby, auquel l'ouvrage est dédié, est l'un des plus fervents promoteur d'un Démocrite réinterprété à lumière de Platon et du christianisme. Deux autres importants défenseurs de la théorie de la pluralité partagent au même moment une position similaire ; les Anglais Henry More (l'auteur, justement d'un *Democritus Platonisans*, publié en 1646) et John Wilkins, cité plus haut. Cf. Saverio Ricci, *op. cit.*, p. 110-129.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 6, 39 et 70.

<sup>94</sup> « ... i'ay donc suiet auioird'huy de rire comme luy, & me mocquer de ces gens qui ne sçavent pas qu'il y a divers mondes », *ibid.*, p. 6. Cette figure d'un Démocrite riant de la folie d'un monde qui le croit fou est omniprésente dans la poésie, la littérature philosophique et l'iconographie du XVII<sup>e</sup> siècle européen ; chez Borel elle illustre la conviction, évidemment liée à ses difficultés personnelles, que « nul n'est prophète en son pays », comme le dit l'intitulé de l'une de ses interventions à l'académie de Castres.

infiny les mondes doivent estre infinis » (chap. 32)<sup>95</sup>. Fort de ces arguments, Borel s'attache parallèlement à montrer la compatibilité de sa thèse avec l'Écriture sainte, mais il est particulièrement révélateur que son exégèse se réfère non pas à la théologie orthodoxe (comment d'ailleurs le pourrait-elle ?), mais à Campanella<sup>96</sup>.

Ces preuves théologiques sont en effet associées à des considérations et démonstrations cosmologiques imprégnées d'animisme et d'hermétisme. Ainsi l'infinité de l'univers et la pluralité des mondes sont-elles tour à tour « prouvées » par la « noblesse » des astres, chacun ayant en quelque sorte la dignité d'être une terre habitée (chap. 6), par l'absence de vide dans la nature, telle que l'établit non pas Aristote mais Hermès Trismégiste dans son *Asclépius* (chap. 16), par le rapport analogique qui unit les « choses basses » aux « choses hautes », toujours conformément à « Mercure Trismégiste » (chap. 17), etc. Ces preuves reposent toutes plus ou moins sur une vision animiste du monde : le monde doit être conçu comme un être animé (« un animal raisonnable »), dont l'âme, diffusée dans toutes les choses, n'est autre que Dieu lui-même, et Borel cite alors une longue liste d'auteurs à l'appui : les Pythagoriciens, Platon « & toute son Escole », Marsile Ficin, Fracastor, Montaigne et surtout, « de nostre temps », Campanella qui semble bien, ici encore, constituer la source majeure (chap. 19).

Parallèlement, Borel ne néglige aucune des informations qu'il peut tirer de la lecture des astronomes et des physiciens modernes (Copernic, Tycho Brahé, Kepler, Gassendi, Torricelli), au premier rang desquels « l'illustre » Galilée, « nay pour esclarir les doutes de l'Astrologie (...), il est le premier qui a dressé ses telescopes ou visuels vers les cieux » : il a vu que « la voye de lait » était de petites estoiles, il a décrit la face « raboteuse de la lune », « fait honte au Soleil luy descouvrant ses taches », découvert quatre « nouveaux planètes » (les satellites de Jupiter), etc. (chap. 21) ; Borel s'efforçant de faire entrer toutes ces données dans son argumentaire en faveur de la pluralité.

Mais Borel fournit aussi, et en leur accordant apparemment le même degré de crédibilité, d'autres preuves, absolument déconcertantes pour le lecteur moderne. Ainsi trouve-t-on dans le *Discours* plusieurs démonstrations de la pluralité des mondes habitables qui s'appuient sur diverses considérations exégétiques, pour le moins insolites, sur la résurrection des corps : puisque « le nombre des damnez doit surpasser celui des Esleus, il est nécessaire que l'Enfer soit un lieu bien grand pour les comprendre & solide pour les pouvoir soutenir, or il ne peut estre que dans un astre, & par consequent les astres peuvent souffrir des habitans » (chap. 35)<sup>97</sup>. Et il en va de même pour le Paradis ! Il « n'est ailleurs que dans les estoiles, or il est certain que ce n'est point la terre, mais une nouvelle terre, ou est la Jerusalem celeste, qui doit aussi estre solide comme la nostre pour pouvoir nous soustenir la ou toute sorte de contentemens se trouverons » (chap. 36). Même le jardin d'Eden se situait sans doute

---

<sup>95</sup> La plupart de ces arguments sont développés par Bruno dans *L'infinito...* (voir surtout la 2<sup>e</sup> partie du 1<sup>o</sup> dialogue).

<sup>96</sup> Voir les chap. 41 ; 42 ; 43.

<sup>97</sup> C'est une raison similaire qui pousse Mersenne à un complexe calcul de surface, visant à montrer comment la vallée de Josaphat, nommée dans la Bible comme le lieu de la résurrection, pourra contenir tous les corps des morts le jour du jugement dernier... (*Questiones in Genesim*).

sur un astre différent de la terre, probablement celui qui attend les élus, et peut-être s'agit-il de la lune, si l'on en croit les « Chinois & les Turcs », qui ne doutent pas de l'habiter après la résurrection (*ibid.*) ! Emporté par son élan, qui l'a déjà amené de la Bible aux religions des Chinois et des Turcs, Borel va jusqu'à prouver « la pluralité des mondes par les responses des demons », comme dans l'histoire « du magicien Fauste », où celui-ci raconte que « ses Demons le promenerent dans les Estoiles durant huict iours » (chap. 37). Enfin il faut citer la plus naïve et peut-être la plus belle des raisons de croire en l'existence d'autres mondes, car elle nous reconduit de plain pied dans le cabinet de curiosité : il s'agit de « la raison prise de l'Oiseau de Paradis » (chap. 24). L'opérateur de la preuve est un glissement sémantique, entre le « nouveau monde que nos peres ont decouvert » et l'infinité des nouveaux mondes stellaires : on trouve en Amérique un oiseau que les indiens appellent « Manucodiata, c'est à dire oiseau de Dieu, ou de Paradis », sa beauté est telle « qu'il n'y en a aucun sur la terre qui l'esgale », et il est absolument « extraordinaire », parce qu'il « n'a ny pieds, ny vrayes aisles, mais a comme une robe de plumes faites d'autre façon que celles des autres oiseaux, on ne le trouve iamais que mort sur la terre ou dans la mer, personne n'a veu ny ses œufs, ny son nid, & on assure qu'il vid de l'air ». Il faut donc « qu'il vienne de quelque astre (...) et s'estant eslevé par dela le point d'atraction de l'Estoile qu'il habite, il meurt par le changement de son air natal avec celuy qui ne luy est pas propre, & mourant tombe sur la terre ». Cet objet merveilleux, venu peut-être du paradis astral, est évidemment un animal de collection : Borel, évoquant les manipulations coutumières des collectionneurs, reconnaît que « quelques uns asseurent (...) qu'il a des pieds (...) qu'on luy coupe pour le faire trouver plus rare », et il renvoie au grand collectionneur bolognais du siècle précédent, Aldrovandi, qui en dénombre « 5 ou 6 sortes (...) dont les uns ont des pieds & non les autres »<sup>98</sup> (*ibid.*). La lecture de son propre catalogue nous apprend que, par une regrettable indigence, de cet oiseau paradisiaque, il ne possède lui-même... que le bec ! Castres est loin de l'Amérique... et du Paradis !

Borel tire ainsi ses preuves de l'existence de plusieurs mondes aussi bien de la lunette de Galilée que de l'oiseau de paradis, de la même façon que ces deux objets lui paraissent aussi dignes l'un que l'autre de figurer dans son cabinet. Un simple renvoi au collectionnisme n'explique cependant pas suffisamment comment le télescope et l'animal fabuleux peuvent coexister dans le texte scientifique. L'interprétation du statut scientifique et rhétorique de la dernière série de preuves dont j'ai brièvement rendu compte, est chose extrêmement malaisée et exigerait une analyse approfondie, qu'il m'est impossible de mener ici, des statuts respectifs de l'expérience sensible et de la croyance dans le traité, mais plus généralement dans la culture de la curiosité. Faute de quoi il est difficile de ne pas invoquer la crédulité et la naïveté de l'auteur, bien qu'une tel recours à la psychologie ne soit en rien satisfaisant. Cependant, en considérant les choses sur le plan plus général de l'histoire des mentalités, je dirai que cette crédulité, dont Borel est loin d'avoir l'apanage, est symptomatique de la culture de la curiosité et du permanent état de crise qui est le sien : il y a chez le curieux un désir de voir et de s'approprier, dans tous les domaines, le rare et le nouveau, qui est aussi un désir de faire croire et surtout de croire à la nouveauté et à la rareté (désir d'autant plus fort que les raisons de douter se multiplient), et l'on peut soupçonner le curieux d'être la première victime

---

<sup>98</sup> *Ibid.* Cf. Giuseppe Olmi, *Ulisse Aldrovandi Scienza e natura nel secondo cinquecento*, Trente, 1976.



de ses fictions et de ses falsifications ; lorsque, par exemple, il retire les pattes de son spécimen ornithologique ramené du nouveau monde pour en faire un oiseau de paradis...

Me voilà insensiblement reconduit des mondes innombrables au microcosme de la collection castraise. Cette collection me semble en effet constituer le modèle qui permet une interprétation globale de l'œuvre de Borel, et surtout d'en saisir la cohérence, dans la dispersion et les contradictions qui sont les siennes. Nous avons vu que l'esprit de curiosité et de collection régnait aussi bien sur les centurées d'observations médicales que sur le *Discours nouveau sur la pluralité des mondes*. Il imprègne tout autant l'activité d'historien, de bibliographe et de philologue poursuivie par Borel parallèlement à ses travaux scientifiques. Cette partie de l'œuvre est loin d'être la moins intéressante, mais on ne peut ici s'y arrêter plus longtemps.

Le catalogue du cabinet de curiosité est publié en appendice des *Antiquitez, raretez, plantes, minéraux et autres choses considérables de la ville et du Comté de Castres*. Le titre est à lui seul suffisamment explicite : il s'agit d'un ouvrage sur l'histoire de Castres, mais tout autant consacré aux « raretés » et autres choses notables de la ville et du comté. Et l'ouvrage peut être lu comme le long catalogue des curiosités que renferme le pays castrais, considéré comme un cabinet foisonnant dont l'auteur nous ferait l'honneur d'une docte visite<sup>99</sup>. Comme il se doit, on trouve dans ce musée les plus rares produits de l'art et de la nature, c'est-à-dire, dans cette perspective indissolublement temporelle et spatiale, les événements historiques remarquables, les œuvres notables, les noms des hommes illustres, mais aussi un grand nombre de curiosités naturelles, dont les échantillons figurent bien sûr par ailleurs dans la collection personnelle de l'auteur. Premier historien et géographe de la ville de Castres, Borel présente au lecteur tout ce qu'il a pu glaner, avec zèle mais, semble-t-il, sans trop de discernement et de manière un peu hâtive<sup>100</sup>. La première partie est assez homogène ; consacrée exclusivement à l'histoire, riche d'une abondante documentation, elle suit assez précisément l'ordre chronologique. Les 22 chapitres de la deuxième partie sont par contre assez disparates ils traitent, entre autres, des généalogies, des armoiries, des hommes illustres (« qui rendent Castres recommandable... »), des « mœurs & religion des habitans de Castres », plantes, des animaux, des pierres (« particulièrement du roc qui tremble & des priapolites »), des monstres... et même « des prophéties de Nostradamus (...) touchant la ville de Castres ». Je relèverai seulement dans cet inventaire, le chapitre 18, qui illustre particulièrement bien ce vice de collection présidant à l'enquête historique et au relevé des informations : « Des monstres et choses prodigieuses et remarquables arrivées à Castres ou és environs ». D'abord deux faits de chronique remontant à la fin du siècle précédent ; des assassinats particulièrement horribles à caractère passionnel et sexuel, racontés par le menus, dans le style de ces « histoires véritables » dont le colportage assurait la diffusion sous forme de feuilles

---

<sup>99</sup> C'est l'idée contenue dans l'une des pièces liminaires, signée P. P. A. : « Que ta ville ai cent merveilles/ Que ses nobles raretez/ Donnent à tes doctes veilles,/ Un sujet plein de beautez... », *A Monsieur Borel : sur son Livre des antiquitez & raretez de Castres* (non paginé).

<sup>100</sup> Cf. Chabbert, *art. cit.*, p. 327. L'ouvrage, très bien informé pour l'époque, est cependant loin d'atteindre la qualité d'érudition et de critique que l'on peut trouver par exemple dans *l'Histoire de la Provence* de Peiresc.

volantes et de fascicules. Suivent, rangés par ordre chronologiques, les événements et catastrophes les plus notables survenus durant un siècle dans la région : pestes (1578, 1629), disette (1631), inondation (1603), neige en mai (1614), naissances monstrueuses... Mais aussi des prodiges récents, rapportés avec complaisance, comme l'apparition d'une « Nymphé » ou « femme sauvage » dans les bois de Boissesson de Merviel (« il y a apparence que c'est un Demon, ou une des Fées du temps passé ; les Magiciens les appellent Sybilles, ou belles Dames... »), l'histoire d'un magicien « qui emportoit en l'air des enfans et des plats, et ostoit le verre des levres » et enfin celle, « merveilleuse », d'un paysan qui, en 1643, « voyoit consommer par le feu toutes ses hardes, bien qu'il n'eust laissé aucun feu dans sa maison », et c'est à peine si l'homme de science tente une explication naturelle : peut-être la cause en est-elle une émanation de vapeurs de naphte ou de bitume ? A n'en pas douter, ce bric-à-brac, où se côtoient la recherche érudite et la légende populaire, est celui du cabinet de curiosité.

Borel lui-même, à lire l'épître dédicatoire aux consuls de la ville, ne semble pas complètement satisfait par son œuvre dont il aperçoit bien les lacunes. Il faut dire à sa décharge que, sans aucun devancier, la tâche qu'il se proposait était énorme<sup>101</sup>. Cette présentation et défense de l'ouvrage mérite d'être reproduite au moins en partie parce qu'elle permet de toucher un autre point fondamental de la culture de la curiosité : le goût justement pour les « antiquités », l'histoire, qui pourrait à première vue sembler incompatible avec la passion du nouveau. « C'est, écrit Borel, cette affection pour ma patrie, qui m'a porté à faire tous mes efforts pour tascher de deterrer les memoires de ses antiquitez qui s'en alloient desia estre ensevelies par les tenebres de l'oubly. J'advouë que j'ay beaucoup entrepris & que ce n'est pas un petit ouvrage, de vouloir donner de la lumiere aux choses obscures, de la cognoissance aux incognuës, la nouveauté aux anciennes & la vie à celles qui sont estouffées »<sup>102</sup>. Rendre la vie aux choses mortes : comme nous l'avons vu, tel est le défi relevé par le démiurge du microcosme de la collection ; tentative désespérée de sauvetage d'un monde disparu, comme le montre la convocation, dans le *Discours nouveau*, d'anciennes doctrines pour rendre compte des découvertes modernes. En faisant œuvre d'historien, de la même façon, il s'agit de rendre la nouveauté à l'ancien, de telle sorte que l'ancien serve à construire et comprendre le nouveau, c'est-à-dire qu'il en apaise le caractère disruptif tout en lui conférant le lustre de l'antiquité.

Nous sommes toujours ainsi dans la logique de la curiosité, et c'est elle que nous retrouvons à la source du gros ouvrage de philologie composé par Borel, le dernier que j'évoquerai ici : son *Trésor de recherches et antiquitez gauloises et françoises*<sup>103</sup>. Le ton est

---

<sup>101</sup> La liste des ouvrages prêts à paraître donnée dans le *Trésor*, parle d'une augmentation des *Antiquitez* de deux tiers.

<sup>102</sup> Dédicace du 2<sup>e</sup> livre, *A Messieurs les Consuls de la ville de Castres*, n. p.

<sup>103</sup> *Trésor de recherches et antiquitez gauloises et françoises, réduites en ordre alphabétique. Enrichies de beaucoup d'Origines, Epitaphes, & autres choses rares et curieuses, comme aussi de beaucoup de mots de la langue Thyoise ou Theutfranque*, A Paris, chez Augustin Courbé, 1655. C'est sans doute l'ouvrage de Borel qui connut le plus de grand retentissement (Charles Sorel le cite à deux reprises dans sa *Bibliothèque Française*, voir en outre l'opinion de Bayle *supra*). Plusieurs fois réédité, il a beaucoup servi de base et d'outil aux recherches

donné par une citation de l'*Institution Oratoire* de Quintilien, placée en exergue : « les mots anciens (...) confèrent une certaine majesté au discours, et ne manquent pas de charme, car ils ont l'autorité de l'antiquité. Et comme ils sont tombés en désuétude, ils procurent comme un attrait de nouveauté »<sup>104</sup>. Les archaïsmes, utilisés à bon escient, donnent au discours un air de nouveauté, et aux idées nouvelles l'autorité du temps.

Mais le propos de Borel n'est pas seulement rhétorique – une rhétorique, notons-le, à l'usage des curieux<sup>105</sup> –, la connaissance du vieux langage peut être utile en de nombreux domaines, comme l'auteur s'emploie à le montrer au terme d'une longue préface (non paginée) sur les origines et les transformations des langues. Le curieux est toujours très attaché à montrer l'utilité de son vice : il y a là bien sûr un désir de prévenir les critiques (« plusieurs, écrit Borel, s'imagineront tout à coup que c'est une pièce de néant ») et aussi de conjurer ce sentiment de vanité qui, en effet, ronge la fébrile activité de l'amateur de curiosité. Mais en même temps le curieux peut légitimement constater les effets bénéfiques de la curiosité savante dans l'avancement des sciences et les progrès des techniques<sup>106</sup>. La quête du nouveau se veut aussi recherche de l'utile, mais comme de surcroît ; d'ailleurs l'une des utilités de la nouveauté, et non la moindre, est de servir d'aliment à la curiosité. La redécouverte de l'ancien, sa réappropriation comme nouveauté, se révèle ainsi infiniment utile ; c'est-à-dire capable à la fois d'accroître les commodités de la vie et de nourrir la curiosité du public. Borel écrit que son dictionnaire sera d'abord utile aux historiens, pour le déchiffrement des documents, mais aussi aux magistrats (pour découvrir « les faussetez des Actes » etc.), aux médecins (par exemple, les anciens noms des plantes peuvent indiquer des propriétés médicinales oubliées) comme aux autres hommes versés dans les « arts » et dans les « sciences », et enfin aux poètes et littérateurs, qui pourront puiser dans son *Trésor* pour « composer des vers burlesques » et « des ouvrages de railleries »<sup>107</sup>. Le progrès des connaissances historiques, un meilleur établissement du droit<sup>108</sup>, l'avancement des techniques

---

ultérieures. Ainsi la Bibliothèque Nationale en possède-t-elle un exemplaire amplement annoté de la main de Huet (Rés. X. 926) et un autre, aux manuscrits, dont toutes les rubriques ont été découpées et reportées dans de grands registres, largement commentées et augmentées par un érudit du XVII<sup>e</sup> siècle qui paraît être Lancelot (FR. 1164-5-6).

<sup>104</sup> Liv. I, chap. 6, § 39 (trad. Jean Cousin, éd. des Belles Lettres, modifiée).

<sup>105</sup> Borel dit qu'il est aisé de tirer de son ouvrage « de belles remarques qu'on peut habiller à la mode », Préface, n. p.

<sup>106</sup> Mersenne, après avoir noté que par « curiositez », il ne faut pas entendre « les Arts qui sont nécessaires à la vie humaine (...) mais seulement ceux dont il est aysé de se passer », engage vivement « ceux qui ont des cabinets tres-rares » à répertorier « ce qu'il y a de plus exquis dans chaque genre », et à indiquer « l'utilité que l'on peut en retirer pour les Arts et pour les sciences », *Questions théologiques*, Paris, 1634, § 1, p. 1 et 6.

<sup>107</sup> Borel cite les célèbres lettres écrites en « vieux langage » du poète Voiture et renvoie à une pièce en vers dont il est l'auteur, destinée à « un ami » (sans doute Pellisson), que l'on peut lire à la fin de l'ouvrage. Ce type de littérature connut un certain succès : « c'est comme une Masquarade où l'on prend plaisir de porter des habits tels que ceux des vieux Gaulois », dit Charles Sorel dans sa *Bibliothèque Française* (*op. cit.*, p. 228).

<sup>108</sup> Avec bien sûr, les retombées politiques de la philologie appliquée au droit. Ainsi Borel signale-t-il, au passage, que son dictionnaire permet d'entendre les « Privilèges » et les « Chartes ».

et des sciences, de plaisants jeux littéraires : ce sont là, aux yeux de son auteur, quelques-unes des nombreuses modalités de l'utilité curieuse d'un dictionnaire d'ancien français<sup>109</sup>.

L'ouvrage contient donc « mille choses considerables sur toutes sortes de sujets ». Mais cela ne suffit pas : un dictionnaire est « un Livre de peu de divertissement », c'est pourquoi Borel a voulu l'« enrichir de plusieurs digressions curieuses et utiles ». Le *Trésor* contient en effet beaucoup de choses, disséminées au fil des pages, qui n'ont qu'un très lointain rapport avec l'ancien français, comme par exemple les vies de plusieurs alchimistes célèbres (Nicolas Flamel, Jacques Cœur, Sendivogius, le Cosmopolite...), des considérations sur l'état des sciences (notamment une apologie de l'anatomie moderne), les épitaphes de Balzac etc<sup>110</sup>. On retrouve ainsi dans ce « Trésor »-collection, sous une forme digressive, les multiples préoccupations intellectuelles de Borel ; même l'ordre alphabétique ne parvient pas véritablement à endiguer ni contenir cette insatiable curiosité qui prend prétexte d'un mot ancien pour s'étendre sur plusieurs pages. Peut-être, écrit-il, trouvera-t-on ces digressions « trop grandes & hors de mon sujet », c'est que « pour donner au public des choses rares & peu connues, i'ay bien voulu imiter en cela quelques hommes sçavans : de sorte que si i'ay failli en cela, i'ay failli avecques eux, pour le profit du Lecteur, & pour ne le priver de diverses choses curieuses dont ie desirois de lui donner la connoissance ». Le « divertissement » du lecteur, c'est-à-dire la présentation d'une matière rare et diversifiée, justifie amplement l'usage de la digression, et d'ailleurs bien d'autres savants en ont fait autant avant lui.

Il serait facile de dresser une liste des œuvres prestigieuses que Borel aurait pu citer pour défendre ses propres digressions. Il serait tout aussi aisé de convoquer de nombreux textes contemporains condamnant ce type de pratique : ce qui jadis, sinon naguère était une preuve d'abondance et de solidité du savoir, passe de plus en plus pour une marque de pédanterie et surtout pour un manque de rigueur et de méthode. Car Borel écrit à une époque où les ouvrages d'un Descartes, pour ne citer que lui, commencent à pénétrer profondément la culture savante (il faut d'ailleurs se rappeler que Borel lui-même les avait lu, et a contribué par sa biographie à les faire connaître<sup>111</sup>). Il va également de soi que de telles pratiques sont aux antipodes de l'idéal de pureté et d'équilibre qui règne sur les lettres françaises lorsque Borel publie ses ouvrages. De ce point de vue aussi, l'auteur du *Trésor* est un homme tourné

---

<sup>109</sup> « Ce Dictionnaire sera utile en premier lieu à l'explication des anciens Manuscrits qui sont la plus rare & la meilleure partie des Bibliothèques de renom, & où il y a une infinité de belles choses, soit pour la Theologie, soit pour la Medecine, soit pour le Droict, les Loix & les Coustumes anciennes, soit pour l'Histoire, soit enfin pour mille autres sujets importants au public : comme pour des Monnoyes, des Ceremonies, des Charges, pour la Poesie, &c. Et on les laisse manger aux teignes à faute de les entendre ».

<sup>110</sup> Borel semble profiter de l'opportunité pour donner au lecteur, en prime, ou plutôt en contrebande, des textes en chantier, ou qu'il n'est pas parvenu à publier ailleurs.

<sup>111</sup> Voir toutefois la critique, d'ailleurs assez justifiée que Bayle, après d'autres, fait de cet ouvrage : « Il s'est fort mal acquitté de la Vie de M. Descartes (...) Quand on écrit la Vie d'un homme, il faut paier d'une autre sorte de diligence et de discernement, comme a fait le savant Gassendi dans la vie de Peyresc... », le 26 décembre 1678, *op. cit.*, t. II, p. 57. Je réserve pour une autre occasion le dossier Borel biographe de Descartes.

vers le passé, tout en étant représentatif d'une importante mouvance culturelle qui occupe une place déterminante dans l'évolution générale du savoir, car cette curiosité encyclopédique héritée de la Renaissance prépare d'une certaine façon l'encyclopédie des Lumières (c'est pourquoi il n'est pas étonnant qu'un érudit « d'avant garde » comme Pierre Bayle ait pu montrer tant d'enthousiasme à la lecture de son compatriote).

Ce caractère irréductiblement archaïsant d'une œuvre pourtant globalement novatrice, explique me semble-t-il, au moins pour une part, cet échec de Borel en matière de carrière et de notoriété, qui est un peu à l'origine de ma réflexion. Et cette raison de fond se révèle en fait inséparable des considérations que nous pouvons emprunter à la sociologie historique : faute d'avoir su ou pu investir les genres littéraires en vogue et pénétrer les milieux qui seuls pouvait lui assurer le succès, tout entier replié sur un immense mais obscur travail d'érudition, Borel malgré de prestigieuses fréquentations, était destiné à l'insuccès. A cela s'ajoute ses origines confessionnelles (calviniste, Borel eut directement à souffrir de la reprise en main de l'hégémonie culturelle du catholicisme d'État), et surtout, il est temps de le souligner, le fait qu'il ait dû, après son échec parisien, s'en retourner définitivement à Castres. D'un point de vue culturel, comme d'un point de vue politique et économique, Castres, majoritairement protestante, était au XVII<sup>e</sup> siècle une ville en déclin, alors que le pouvoir central affirmait toujours plus ses prérogatives. Le coup de grâce, lui fut donnée en 1670 par la suppression de la chambre de l'Édit, autour de laquelle s'organisait la vie culturelle de la cité.

Borel fut le témoin lucide de ce dépérissement et il s'y opposa avec les armes qui étaient les siennes. Les *Antiquitez de Castres* visaient ainsi explicitement à restituer sa dignité historique à la ville. En outre, appelant de ses vœux le regain économique de la cité, Borel soumit aux autorités un projet de transformation de l'Agout en voie navigable<sup>112</sup>. Enfin, et c'est là-dessus que je finirais, il fut un fervent admirateur et même, peut-on dire, un ardent défenseur de la langue et de la culture occitanes.

Une partie considérable du *Trésor* est consacrée aux termes et aux expressions de la langue d'oc, assortis de digressions considérables et de citations, parfois très longues, tirées des troubadours et des poètes modernes. Il s'en explique dans la préface : « Quelque Censeur ignorant & méprisant sa langue, me dira (...) que i'y ai meslé trop de mots Languedociens<sup>113</sup> ; mais qu'il sçache que i'estime que ce sont les restes du vieux François, duquel ie traite : & que bien loin de trouver sa censure bonne, i'ay fait tout un Dictionnaire de cette Langue, que i'estime tres utile non seulement pour expliquer les beaux Poëtes qui s'en sont servis, mais pour beaucoup d'autres choses remarquables ». Que la langue d'oc serve beaucoup à éclaircir l'ancien français, et surtout qu'il en conserve les restes, Borel a bien du mal à le montrer. Il faut cependant noter que dans le cadre de sa conception de l'histoire des langues, comme suite ininterrompue de corruptions et d'interactions à partir d'une langue originelle (dont la plus

---

<sup>112</sup> *Advis sur la navigation de la rivière d'Agout, adressé à Messieurs les Deputez du diocèse de Castres...*, Castres, 1659. Cf. M.-L. Puech-Milhau, *La jonction des deux mers de Pierre Borel à nos jours*, Albi, 1942 et *Revue du Tarn*, 1941, n° 22, p. 49.

<sup>113</sup> Sorel, par exemple, lui en fera le reproche : « On y voit aussi beaucoup de termes Provinciaux, ce qui peut servir en son genre. Mais nous souhaiterions d'avoir un Dictionnaire qui ne fut composé que des mots de nos vieux Romans, desquels le langage est celui qu'on parloit à la Cour des Princes et des Rois », *op. cit.*, p. 229.

proche serait l'hébreu), la plus grande ancienneté de l'occitan par rapport au français (toutes deux mêlées d'hébreu à travers l'apport punique des armées d'Hannibal !) ne saurait être qu'un éloge. Mais surtout, l'occitan est pour Borel une langue de poètes. Les troubadours ne sont-ils pas la source de la grande poésie italienne, comme le reconnaissent Pétrarque et Bembo ? « Ce sont les principaux Poètes qui ont honoré l'Amour par leurs écrits après les Grecs et les Latins ». L'émulation et les récompenses de leurs princes expliquent en partie l'extraordinaire qualité de la poésie courtoise en langue d'oc. « Ainsi l'a-t-on vu fleurir, ajoute-t-il sous François I. & derechef sous M. le Cardinal de Richelieu, pour la mesme raison. Mais il semble qu'elle est naturelle à la Provence & au Languedoc, puis qu'on y voit de rares Poètes, nonobstant le mépris qu'on en fait, & le peu d'apuy qu'ils trouvent chez les Grands »<sup>114</sup>. Borel cite alors une série de poètes modernes, au premier rang desquels « Goudouli (...) qui a si bien manié sa langue (...) qu'elle ne cedit à aucune autre ni en mignardise, ni en expressions fortes »<sup>115</sup>. Viennent ensuite les noms d'Auger Gaillard « charron de Rabastens », de Bertran Larade, de Du Bartas (qui « s'y est exercé quelques fois ») et de Sage, pour le Bas Languedoc... Enfin, emporté par son plaidoyer passionné pour la culture d'oc, ajoutant la digression à la digression, il joint quelques considérations sur l'ancienneté de plusieurs « Coustumes » languedociennes. En certains lieux, comme à « Peyregous » et à « La Bruguière », se déroulent encore des représentations théâtrales à la mémoire de personnages illustres, « comme à l'imitation des Jeux instituez à l'honneur d'Hercule, d'Enée, &c. »... On trouve aussi, aux environs de Castres, des villages dont les habitants n'ont que leur noms de baptême (« lors qu'ils veulent designer quelqu'un, il faut qu'ils disent Pierre de Guillaume... ») : « ce qui semble rester des Grecs et des Hébreux ; car les Grecs appelloient les fils du nom de leurs peres » ! Enfin les paysans de l'Albigeois, « se servent encore d'une espece de hieroglyphiques (...) » : « ils font des Almanachs sur un morceau de bois qui n'est pas si grands qu'une carte à jouer, où sont marquez tous les mois & jours de l'année avec les Festes, & autres choses notables par un artifice singulier. Ce qui montre que ce païs a eu des connoissances, des sciences & autres belles choses depuis un temps immemorial, retenant cela des Egyptiens ou autres... ». De la même façon qu'il met à jour dans l'occitan l'écho des langues les plus voisines de l'origine, le curieux retrouve dans les mœurs et les coutumes des paysans du Languedoc les restes épars de la sagesse des anciens Grecs, Hébreux et Égyptiens. La démarche, par sa naïveté même, est extrêmement touchante.

La défense de la poésie occitane, à l'heure où s'éteint avec les disciples de Godolin la grande génération des baroques occitans, et où abondent dans les lettres françaises les « gascons » repentis, est sans nul doute un combat d'arrière-garde, comme peut l'être, en cette deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la recherche d'une sagesse ancestrale dans les sédiments de la culture populaire. Mais c'est précisément dans les causes perdues, les archaïsmes et les

---

<sup>114</sup> C'est exactement dans les mêmes termes qu'il se plaint du dénuement dans lequel les savants comme lui sont abandonnés par les mécènes modernes. A tel point qu'il semble confusément apercevoir que la cause des poètes d'expression occitane est aussi la sienne propre.

<sup>115</sup> Le compliment ne saurait être plus juste : mignardise et force d'expression sont bien en effet les qualités les plus éclatantes de la poésie de Godolin.

naïvetés les plus surprenantes, que la culture de la curiosité, par le regard novateur qui est pourtant le sien, se révèle peut-être la plus riche d'avenir.